

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DU TEMPLE DU SAINT ESPRIT, au monastère de la Nativité.

18 septembre 1847

«Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra.» (I Cor. 3,16-17)

Pendant que des hommes pénétrés de l'amour de Dieu s'efforcent de construire, ou mieux de reconstruire, d'embellir, de consacrer un temple à Dieu, la parole de l'Apôtre nous montre un temple de Dieu d'un autre genre, qui est, ce semble, tout prêt. Et comme il est près de nous ! Il est dans la personne de tout chrétien, dans notre propre corps. *Ne savez-vous pas, dit-il, que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Et encore : Ou ne savez-vous pas que vos corps sont le temple du saint Esprit, qui réside en vous (I Cor 6,19) ?*

L'Apôtre parle de cela comme d'une chose parfaitement connue : *Ne savez-vous pas ? ... Ou ne savez-vous pas ? ... Est-ce donc que vous ne savez pas ? ...* Mais il est douteux que nous sachions tous assez bien de quelle manière le chrétien est le temple de Dieu. Et s'il en est ainsi, et si, par conséquent, nous sommes très riches de temples de Dieu vivants non faits de main d'homme, on peut demander pourquoi nous construisons et nous consacrons des temples de Dieu faits de main d'homme. Que ces questions nous conduisent donc à la méditation.

Ce qui constitue l'essence du temple de Dieu, c'est une présence de Dieu spéciale et pleine de grâce. Je dis : une présence de Dieu spéciale et pleine de grâce, distinguant cela de l'omniprésence générale de la force créatrice et conservatrice de Dieu dans tous les êtres créés. C'est ainsi qu'a défini l'essence de son temple Dieu lui-même, lorsque, bénissant le temple de Salomon, il a dit : *J'ai sanctifié ce temple que tu as construit, pour y établir mon nom à jamais : et mes yeux seront toujours là, et mon cœur à toujours (III R 9,3). Et j'habiterai au milieu des fils d'Israël (6,13).*

C'est pourquoi, s'il faut que l'homme aussi soit le temple de Dieu, il faut donc que Dieu habite en lui et demeure constamment en lui. C'est aussi exactement ainsi que l'Apôtre définit le temple de Dieu dans l'homme quand il dit : *Vous êtes les temples du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit : J'habiterai en eux et je marcherai au milieu d'eux (II Cor 6,16).* Vous êtes les temples du Dieu vivant parce que Dieu, suivant son antique promesse donnée déjà par Moïse, s'est établi en vous par sa force pleine de grâce et demeure constamment en vous.

Mais de quelle manière la force de la grâce de Dieu entre-t-elle et s'établit-elle dans l'homme ? Elle y entre par la parole de Dieu : Car la parole de Dieu est vivante et efficace, et plus effilée que toute épée à deux tranchants, et pénétrant même jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit (Héb 6,12).

Par l'action de la parole de Dieu, la force de la grâce entre dans l'homme par le moyen de la foi, parce que *la foi vient de ce qu'on entend, et qu'on entend par la parole de Dieu (Rom 10,17);* et c'est de cette manière que *Jésus Christ s'établit par la foi dans les cœurs, (Ép 3,17).*

La force de la grâce entre dans l'homme par le moyen du saint baptême : *car vous tous qui avez été baptisés en Jésus Christ, vous vous êtes revêtus de Jésus Christ (Gal 3,27).* Et comme en *Jésus Christ habite toute la plénitude de la Divinité corporellement (Col 2,9),* il s'ensuit qu'en ceux qui se sont revêtus de Jésus Christ ne peut pas ne pas être présente une certaine force venant de la plénitude de la Divinité, par laquelle aussi s'accomplit en eux la nouvelle naissance venant de Dieu (Jn 1,13).

La force de la grâce de l'Esprit saint entre dans l'homme par la sainte onction : car ce mystère, malgré une action extérieure non identique, produit une action intérieure identique à celle de l'imposition des mains des apôtres sur les nouveaux baptisés, de laquelle il est écrit dans les Actes des apôtres : *Ils leur imposaient les mains, et ils recevaient l'Esprit saint (Ac 8,17);* et à ce mystère il convient de rapporter les paroles de l'Apôtre : *Celui qui nous a donné l'onction, c'est Dieu, qui nous a aussi marqués de son sceau et nous a donné le gage de l'Esprit dans nos cœurs (II Cor 1,21-22).*

La force de la grâce de Jésus Christ entre dans l'homme par le moyen de la communion du très saint Corps et du très saint Sang de Jésus Christ : c'est ce dont nous assure la propre

parole de Jésus Christ : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui* (Jn 6,56).

La force de la grâce s'ouvre l'entrée dans l'homme par l'amour pour Dieu et pour Jésus Christ, et par l'observation de sa parole, c'est-à-dire de son enseignement et de ses commandements : c'est ce dont nous donne aussi l'assurance la propre parole de Jésus Christ : *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure* (Jn 14,23).

La force de la grâce est reçue par l'homme au moyen de la coopération de la prière : car pendant la prière faite par un esprit humble dans le fond du cœur, non distraite, diligente, pure, *l'Esprit lui-même intercède pour nous par des gémissements inénarrables* (Rom 8,26).

Vous voyez combien le Dieu tout-bon agit abondamment et diversement, imaginant des moyens, frayant des voies, ouvrant des entrées, afin de s'introduire et d'habiter dans l'homme. C'est parce qu'il veut de la plus forte volonté faire de l'homme son temple. C'est pour que l'homme ait la plus complète facilité de devenir le temple de Dieu.

Mais puisque Dieu lui-même, par la force de sa grâce, s'édifie et se consacre d'une manière si providentielle des temples vivants non faits de main d'homme, il doit donc y avoir autant de ces temples qu'il y a de chrétiens : pourquoi, dans le même temps, l'homme aussi bâtit-il et consacre-t-il un temple à Dieu ? C'est pour contribuer à atteindre le même but pour lequel Dieu lui-même agit providentiellement, pour contribuer à l'édification et à la consécration de temples vivants de Dieu dans les âmes et dans les corps des hommes.

L'homme naît dans le monde, très éloigné d'être propre à être un temple de Dieu : *Car le temple de Dieu est saint* (1 Cor 3,17); mais tout fils d'Adam tombé, quel qu'il soit, doit avouer ce que le Prophète n'a pas hésité d'avouer : *J'ai été conçu dans l'iniquité, et ma Mère m'a enfanté dans le péché* (Ps 50,7). Ainsi donc, il n'est pas le temple de Dieu, mais la demeure impure du péché. Il faut que le temple de Dieu soit construit en lui à nouveau, avec d'autant plus de peine qu'il faut construire sur les ruines de l'édifice du péché. Pour cela, l'homme doit être reconstruit de telle sorte qu'il soit, selon la parole de l'Écriture, *une nouvelle créature* (II Cor 5,17); ou être régénéré de sorte qu'il puisse réellement s'appeler un *homme nouveau* (Éph 4,24). Dans cette reconstruction agit l'Esprit de Dieu, et la force de sa grâce, comme dit l'apôtre Paul : *Il est construit en habitation de Dieu par l'Esprit* (Ép 2,22). Dans cette régénération agit la parole vivante de Dieu, comme dit l'apôtre Pierre : *Engendrés, non d'une semence corruptible, mais incorruptible, par la parole du Dieu vivant* (1 Pi 1,23). Mais si Jésus Christ lui-même présente la naissance naturelle comme l'image de la spirituelle, et si, pour la naissance naturelle, un sein maternel est nécessaire, pour la naissance spirituelle aussi un sein maternel n'est-il pas nécessaire, non dans l'acception littérale de ce mot, comme l'imaginait Nicodème, mais dans un sens plus élevé, conforme à l'objet ? Cette question se justifie et se résout du même coup si nous disons que le sein maternel et le trésor de la vie pour le nouvel homme, c'est l'Église de Jésus Christ et le temple mystérieusement fécond de cette Église, fait de main d'homme, il est vrai, mais rempli de l'esprit de la grâce.

Dieu a fait don à son Église d'un trésor divin, sa parole, afin qu'en pénétrant dans l'homme par sa force vive et bienfaisante, elle le régénère, le réédifie et fasse de lui le temple de Dieu : ne faut-il pas, pour la conservation de ce trésor, un lieu digne, séparé, autant que possible, des choses terrestres ordinaires, convenablement décoré, sanctifié ? – Voilà bien ce qu'est le temple de Dieu fait de main d'homme. Mais comme tous ceux qui cherchent le salut ont besoin de la parole de Dieu, le lieu où elle se trouve déposée ne doit-il pas leur être connu à tous, ouvert à tous, accessible à tous ? Tel est encore le temple de Dieu fait de main d'homme.

Dieu a introduit sa divine force bienfaisante et salutaire dans les mystères chrétiens, afin de l'introduire par eux dans les chrétiens. La dénomination de *mystères* indique évidemment, soit que la force de la grâce de Dieu agit mystérieusement en eux, soit que ces saints actes, à cause du respect dû à la force de Dieu renfermée en eux, doivent être des secrets inabornables pour ceux qui n'y sont pas préparés et n'en sont pas dignes. Ces deux indications se réunissent en un point, – dans la pensée de l'indispensable nécessité d'un temple consacré et destiné à la célébration des mystères, dans lequel les participants aux mystères puissent entrer avec respect, et dont le sanctuaire intérieur soit fermé et interdit à ceux qui ne sont pas préparés et qui ne sont pas dignes. Et en particulier, si le corps divinisé de notre Seigneur Jésus Christ a été élevé, selon sa dignité, dans une demeure au-dessus de tous les cieux, et si ce même corps nous a été donné dans le mystère, est-il possible de ne pas faire tous les efforts imaginables pour que même sa demeure terrestre soit aussi peu terrestre que possible, aussi céleste que possible, par la magnificence, par la consécration, et par l'humble respect pour elle ?

Dans les réflexions qui viennent d'être présentées, celui qui élève un temple peut puiser la consolation – de voir son sacrifice agréable à Dieu et d'autant plus propre à lui inspirer la confiance de trouver grâce devant lui que le temple fait de main d'homme servira à l'édification et à la sanctification d'un grand nombre de temples non faits de main d'homme : et puissent tous ceux qui entrent dans le temple y puiser un enseignement pour profiter du temple pour l'édification et la consécration d'eux-mêmes en temples de Dieu.

Ayant été et étant instruits, dans le temple, de la parole de Dieu; ayant été et étant participants de la grâce des mystères, nous pouvons penser que nous sommes déjà devenus nous-mêmes aussi des temples de Dieu. Ce n'est pas à tort. Mais écoutez ce que dit l'Apôtre et à ceux qui ont été régénérés par la parole du Dieu vivant, et à ceux qui ont été participants des mystères : *Et vous-mêmes, comme une pierre vivante, édifiez-vous en un temple spirituel* (1 Pi 2,5). Il ne dit pas affirmativement : Vous êtes déjà érigés en un temple spirituel, mais impérativement : *Érigez-vous en un temple spirituel*. Qu'est-ce donc que cela signifie ? – Que, et parmi ceux qui fréquentent le temple, et parmi ceux qui participent aux mystères, dans beaucoup d'entre eux, le temple spirituel est imparfait et inachevé, parce que la foi est imparfaite; ou bien que, après la construction, le saint temple est souillé et renversé en eux, parce qu'ils ne mènent pas une vie sainte, mais corrompue par le péché. Mais après cela suit l'arrêt menaçant de la parole divine : *Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra*. Celui qui souillera par des pensées impures et des désirs mauvais, qui renversera par des œuvres de péché et d'iniquité le temple spirituel de Dieu dans son âme et dans son corps, et qui ne s'efforcera pas de le relever et de le renouveler par le repentir et par une vie amendée, celui-là, Dieu, patient, mais juste juge, le détruira à la fin lui-même par son juste jugement, c'est-à-dire le laissera rester une ruine éternelle de la vie, foulée aux pieds par les puissances ténébreuses.

Nous gardant d'un sort si misérable, selon cette exhortation de l'Apôtre : *Ô mes bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, faisant la sainteté dans la crainte de Dieu* (II Cor 7,1), accoutumons-nous à trouver un secours fidèle pour cette entreprise difficile, dans l'emploi fidèle des ressources propices du saint temple et de la pensée elle-même du temple.

Quand tu entres dans l'église, rappelle à ton souvenir la promesse du Seigneur à ceux qui se réunissent en son nom : *Je suis là au milieu d'eux*, et sois pénétré de respect comme devant sa face; et la grâce de la présence de Dieu t'ombragera, comme autrefois la nuée miraculeuse dans le temple de Jérusalem.

Quand tu persévères dans la prière à l'église, songe qu'en elle souffle l'Esprit saint, et réprime tout mouvement propre, et aspire en ton son souffle vivifiant.

Quand ici t'instruit la parole de Dieu, ouvre non seulement ton ouïe extérieure, mais aussi l'intérieure; ouvre ton cœur par la foi; reçois avec un désir avide ce Pain céleste, et nourris-en non seulement ton imagination et ta mémoire, mais ta vie et ton activité.

Quand tu veux être participant du mystère du Corps et du Sang de Jésus Christ, ou quand tu assistes du moins à ce mystère, arrache-toi au visible, et attache-toi au tombeau du Seigneur, au Corps de Jésus Christ souffrant, mourant, enseveli, ressuscité, divinisé, glorifié, et l'attouchement à lui de ta foi sera plus réel que celui de la femme affligée d'une perte de sang à ses vêtements; et *la vertu de Jésus Christ sortira* (Luc8,46) pour purifier et élever tes forces de l'âme et du corps.

Si parfois une pensée impure et un désir mauvais s'approchent du temple de ton âme, hâte-toi de les repousser par la pensée même du temple. Ne suis-je pas du nombre de ceux auxquels il a été dit : *Vous êtes le temple de Dieu* ? Je n'aurai pas la témérité de souiller le temple de Dieu de ce qui est contraire à sa sainteté.

Mais si, contre tout espoir, le désir mauvais ou la passion prend le dessus et excite même ton corps à l'œuvre d'impureté, de péché et d'iniquité, arme-toi encore plus fort de la pensée du saint temple. Ne suis-je pas du nombre de ceux auxquels il a été dit : *Vos corps sont le temple du saint Esprit, qui vit en vous* ? Comment donc oserais-je renverser en moi, par le péché et l'iniquité, le temple du saint Esprit ? Qu'il ne m'arrive pas d'offenser et d'éloigner de moi l'Esprit saint !

Esprit saint, procédant du Père et reposant dans le Fils, puis après descendant et édifiant des sanctuaires, et consommant les saints, et reposant dans les saints ! reposé par ta grâce, sans en sortir, dans le temple consacré par toi, et agis d'une manière créatrice et vivifiante par ta force, afin que, tout indignes que nous en sommes, nous obtenions la grâce d'être édifiés en la demeure de Dieu, à la gloire du Père, du Fils et du saint Esprit. Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DU TEMPLE DE SAINT-NICOLAS, au village de Parthénieff.

26 août 1818

«Ils retournèrent à Jérusalem en le cherchant. Et il arriva que, trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple.» (Luc 2,45-46)

Après avoir accompli aujourd'hui, par la grâce de Dieu, la consécration de ce temple sous l'invocation du nom du saint hiérarque et thaumaturge Nicolas, nous avons un motif de lui consacrer le commencement de ce discours.

Voilà, notre saint hiérarque et père Nicolas, que, pénétrés de respect devant ta sainteté, ou plutôt devant la grâce de Dieu qui est en toi, nous avons élevé un temple en mémoire et en honneur de tes exploits et de tes vertus, dans l'espérance de tes prières secourables et de ta bienfaisante protection. Reçois avec amour l'offrande de la foi et de l'amour; présente-la au Père des lumières, vers lequel doit en définitive s'élever tout don pieux puisque c'est de lui primitivement que descend d'en haut tout don parfait. Et comme, dès ta vie terrestre, tu faisais déjà du bien à ceux qui recherchaient avec foi ta protection puissante en Dieu, ainsi fais du bien à ceux qui ont construit ce temple magnifique, évidemment, d'une main zélée, afin de rendre, autant que possible, le terrestre digne du céleste. Fais-leur du bien d'autant mieux que ta puissance bienfaisante n'en est plus maintenant il s'accroît, mais qu'elle est parvenue à sa pleine perfection et que rien n'empêche plus la manifestation de la grâce qui t'a été donnée et que la modestie cachait auparavant. Et comme bien des fois tu as converti un grand nombre d'hommes de l'incrédulité à la foi, du péché au repentir et à la vie spirituelle, tu en as guéri quelques-uns de leurs maladies, tu les as délivrés du malheur et tu les as comblés de bienfaits divers, ainsi, ne cesse pas d'assister ceux qui viendront dans ce temple, de ta prière et de ta puissance bienfaisantes, afin qu'ils y trouvent ce qui leur sera bon et utile : les ignorants-la connaissance de la vérité, les pécheurs – le repentir, les repentants – le pardon et la confirmation dans l'amendement, les combattants – le succès dans la lutte, les malades – la guérison, les malheureux – la délivrance, les nécessiteux – l'assistance, les affligés – la consolation, et tout cela pour l'accomplissement du salut de leurs âmes.

Revenant à ceux qui célèbrent la dédicace de ce temple, je pense que cette circonstance appelle quelques mots sur le temple, et c'est dans cette pensée que je prends pour sujet de méditation l'un des récits évangéliques se rapportant d'une manière remarquable, mais qui n'est peut-être pas assez remarquée de tous, à l'enseignement sur le temple.

Le saint évangéliste Luc, nous donnant quelque connaissance des premières années de la vie terrestre de notre Seigneur Jésus Christ, passée en grande partie dans l'obscurité, raconte qu'à l'âge de douze ans, avec sa très pure Mère et le fiancé et gardien de celle-ci, Joseph, il alla à Jérusalem pour la fête de la Pâque. L'Évangéliste parle de ce voyage parce qu'à cette occasion l'Enfant Jésus, âgé de douze ans, montra dans le Temple une sagesse qui jeta dans l'étonnement les docteurs juifs. Mais pour que l'on ne pense pas que ce voyage fut accidentel et unique, l'Évangéliste dit en général que *ses parents allaient tous les ans à Jérusalem pour la fête de la Pâque*.

Remarquez-vous dans ce récit le témoignage sur l'importance du Temple de Dieu ? Pourquoi Marie et Joseph ne célébraient-ils pas la Pâque chez eux, à Nazareth ? Pourquoi avaient-ils besoin d'aller à Jérusalem ? Parce que là se trouvait le Temple de Dieu. Pour que la célébration fût parfaite et agréable à Dieu, il fallait aller au Temple de Dieu.

Il semble que Marie et Joseph auraient pu s'exempter de la peine d'aller au Temple de Jérusalem, pour un motif très plausible. Leur maison était sainte non moins que le Temple, si ce n'est plus. Le Temple était saint parce qu'il contenait en lui la figure du Christ; mais eux, ils avaient chez eux le Christ lui-même. Je ne sais jusqu'à quel point Joseph comprenait cela : quant à Marie, elle recueillait les paroles mystérieuses du Seigneur dans son cœur; mais elle savait indubitablement, par la salutation même de l'Archange, que Celui qu'elle avait enfanté du saint Esprit était le *Fils de Dieu, dont le règne n'aura pas de fin*. Considérez donc combien est important le temple de Dieu. Ceux-là mêmes qui ont chez eux, dans leur maison, le Seigneur lui-même du Temple, vont cependant adorer le Seigneur au Temple. Et même le Seigneur lui-même du Temple, Jésus Christ, va au Temple de Dieu à l'égal des adorateurs, afin de nous inspirer le respect pour le temple de Dieu.

Par là, il n'est pas difficile de comprendre combien peu mérite de confiance et offre de sûreté la prétendue sagesse de ceux qui s'éloignent du temple consacré par Dieu, et qui pensent pouvoir se contenter de la prière à la maison ou dans quelque autre lieu de prière disposé arbitrairement et non consacré.

Il ne sera pas inutile pour nous de porter aussi notre attention sur ce que le Temple de Jérusalem, dans lequel Marie et Joseph se rendaient pour l'adoration, était, si l'on parle notre langage, l'unique église et cathédrale et paroissiale, non seulement pour tout Jérusalem, mais encore pour toute la terre d'Israël, et pour tout l'univers. Pour s'y rendre de Nazareth, Marie et Joseph, et l'Enfant Jésus, avaient à faire un trajet de plusieurs jours.

A ce souvenir, combien il doit être honteux pour quelques-uns de nous, qui voient l'église à quelque distance d'eux, ou même plus près, qui entendent la sonnerie de fête de la cloche qui les y appelle, de rester à la maison, soit pour une occupation, non bénie pour ce temps, ou tout à fait sans occupation !

Retournons au récit de saint Luc.

Ayant achevé la fête dans le Temple et à Jérusalem, Marie et Joseph partirent pour retourner dans leur maison. Et qu'arriva-t-il donc ? *L'Enfant Jésus resta à Jérusalem, et Joseph et sa mère ne s'en aperçurent pas.*

Circonstance surprenante ! Comment Joseph et Marie purent-ils devenir si inattentifs que de perdre leur trésor inappréciable, divin, l'Enfant Jésus ? Cela peut se comprendre jusqu'à un certain point si l'on songe à la multitude; cependant, même avec cela, c'est surprenant. Quelle peut donc être l'explication la plus satisfaisante de cette circonstance ? – C'est, je pense, que la Providence la permit afin qu'ensuite l'Esprit de Dieu l'insérât, par l'Évangéliste, dans la sainte Écriture, dans laquelle *tout ce qui a été écrit, a été écrit pour notre édification.* – Mais quelle édification ou quel enseignement peut-il ressortir de là pour nous ! – C'est que celui qui commence à s'éloigner du temple de Dieu, et à se laisser distraire dans le tumulte et l'agitation de la foule, celui-là se trouve en danger de perdre Jésus Christ loin de ses pensées et de son cœur. Prenez garde.

Des chrétiens doivent avoir Jésus Christ avec eux et en eux, par la vertu des mystères chrétiens. C'est de quoi parle le Prophète : *Un enfant nous est né, un Fils nous a été donné* (Is 9,6). C'est ce dont témoigne l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus Christ, vous vous êtes revêtus de Jésus Christ* (Gal 3,27). C'est ce que promet et donne le Seigneur Jésus Christ lui-même : *Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi, et moi en lui* (Jn 6,56). Cette présence intérieure du Seigneur Jésus Christ, ceux qui ont une foi forte et une vie pure la sentent comme une lumière, comme une paix, comme une force, comme une voie s'élevant au-dessus de la vic humaine naturelle; et c'est ainsi que l'Apôtre dit : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus Christ qui vit en moi* (Gal 2,20).

Je laisse à la conscience de chacun d'examiner si vous jouissez de la proximité bienfaisante et de la présence salutaire du Seigneur Jésus Christ, où s'il ne s'est pas caché à votre inattention, – ce à quoi sont particulièrement exposés ceux qui s'éloignent du temple de Dieu, soit par négligence, soit par déviation du chemin royal du temple, pour s'égarer dans les carrefours des subtilités arbitraires humaines.

Il y a des gens qui, se reconnaissant privés de la bienheureuse communion avec Jésus Christ, vont la chercher par les chemins tortueux des enfants des hommes, dans des sociétés secrètes, ou dans des sociétés connues qui s'imaginent atteindre à une sainteté à elles propre sans la sainteté que Dieu donne, sans le temple, sans l'autorité ecclésiastique, sans le sacerdoce. Si on leur demande : Pourquoi dirigez-vous de ce côté votre recherche spirituelle ? il n'est pas rare de les entendre faire cette réponse : Parce que là sont nos pères, nos parents, nos connaissances. Quel succès peut avoir une pareille recherche de Jésus Christ ? Comme à dessein pour cette question, le récit évangélique, en présentant l'exemple de ceux qui cherchaient Jésus avec la meilleure des intentions, mais non pas avec le succès désiré, dit : *Ils le cherchèrent parmi leurs parents et leurs connaissances, et, ne le trouvant pas, ils retournèrent.* Celui qui, s'écartant du temple, cherche Jésus Christ chez ses parents, s'asservissant à leurs préjugés, ou chez ses connaissances, se laissant séduire par des paroles artificieuses, celui-là, ne le trouvera pas, et tôt ou tard en viendra au regret de sa recherche infructueuse, et peut-être trop tard.

Mais, qui que tu sois, âme chrétienne éprouvée par la douloureuse privation de la proximité pleine de bénédictions du Seigneur Jésus, que tu l'aies éloigné de toi par le péché, ou que tu te sois éloignée de lui dans le carrefour d'une fausse sagesse, reçois l'impulsion de la grâce prévenante pour le chercher sincèrement, et vois le chemin le plus sûr pour le trouver sur

les saintes traces de sa très pure Mère et de Joseph. C'est moins par leur défaut de surveillance que par l'arrangement de la Providence qu'ils perdirent le Seigneur Jésus et qu'ils le cherchèrent avec angoisse, et uniquement pour te montrer le chemin sûr pour le trouver. *Ils retournèrent à Jérusalem en le cherchant. Et il arriva que, trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple.* Et toi de même, quelque part qu'il t'arrive de t'éloigner de lui, retourne à la Jérusalem spirituelle, cherche le Christ Sauveur dans le Temple, dans ses prières, dans ses mystères, dans ses prédications et ses enseignements, et, sinon à l'heure même, du moins avec le temps, selon la mesure du zèle de ta recherche, tu retrouveras, sans aucun doute, sa proximité pleine de bénédictions, et en elle ta joie, et le salut, et la félicité éternelle. Amen.

HOMÉLIE POUR LA RESTAURATION DU TEMPLE DU SAINT ARCHISTRATÈGE MICHEL,

au monastère cathédrale des Miracles.

Prononcé le 6 septembre 1849

«Il trouva grâce devant Dieu, et demanda de trouver une demeure au Dieu de Jacob : et cependant ce fut Salomon qui lui éleva un temple.» (Ac 7,46-47)

Ainsi parle Étienne le protomartyr, des rois David et Salomon.

Qu'est-ce donc que fit David ? Comment *trouva-t-il une demeure au Dieu de Jacob* ? L'histoire de sa vie montre qu'il entreprit d'élever un temple à Dieu, et que, selon la révélation de Dieu par un ange, il en fixa l'emplacement.

Ainsi donc, selon l'opinion du saint protomartyr, pour devenir le fondateur d'un temple, il en faut obtenir la *grâce* de Dieu, et il faut le *demander* à Dieu comme une faveur.

La grâce de faire du lieu où nous nous trouvons en ce moment la demeure du Dieu de Jacob; de lui élever ce temple, ce fut saint Alexis qui l'obtint.

Aujourd'hui, par la bonté de Dieu, nous voyons ce temple renouvelé intérieurement avec toute la conservation possible de son ancien aspect, et renouvelé moins à cause du besoin que nous en avons que par respect pour son antiquité.

A propos est maintenant encore une rénovation, – la rénovation dans nos pensées du souvenir de l'ancienne destinée de ce lieu, qui s'est perpétuée depuis les temps anciens jusqu'aux nouveaux.

Il y a quatre cent quatre-vingts ans, et un peu plus, ce lieu appartenait à un khan tatar : car la domination tatar pesait alors sur la Russie. Il n'y a pas de doute que, de même qu'il était désagréable au Grand-Prince de voir dans son Kremlin même, non loin de son palais, l'autorité du roi d'une horde, ainsi il ne fût désagréable à saint Alexis de voir, non loin de l'église cathédrale, le repaire des adorateurs du faux-prophète. Et si le Grand-Prince n'avait pas encore trouvé le moyen de changer cela, assurément moins encore le prélat.

Mais Alexis *trouva grâce devant Dieu* : et cette grâce lui donna le moyen de changer le palais des ennemis du christianisme en une maison et une demeure du Dieu chrétien.

La femme du maître de ce lieu, du khan Djanihek, Taidoula, était affligée de graves paroxysmes et privée de la vue. Comme autrefois la cruauté de sa maladie obligea le païen Naaman à se rendre à la foi en la puissance spirituelle du prophète Élisée, ainsi arriva-t-il à la mahométane Taïdoula, après ce qu'elle apprit de la puissance spirituelle du saint hiéarque Alexis. Le khan exigea qu'il vint et qu'il la guérit. Le prélat n'hésita pas dans la foi : il se rendit à la horde et guérit la reine. Taïdoula reconnaissante lui fit présent de ce lieu, et lui, douze ans ayant sa mort, il éleva ici un monastère et un temple sous l'invocation du saint archistratège Michel, – *selon la révélation de Dieu*, dit une ancienne tradition; mais quelle fut cette révélation, nous ne le savons pas.

Le Saint mourut, et, selon sa dernière volonté, il fut inhumé ici, dans le temple qu'il avait érigé. Quand il se fut écoulé ensuite environ soixante ans, le temple s'écroula soudainement pendant qu'on y célébrait le service divin. Mais par la grâce qu'avait trouvée saint Alexis, cela ne causa de mal à personne, et fut un signe de la Providence pour la découverte des reliques du saint hiéarque.

Le grand-prince Basile Basiliévitch ordonna de construire à la place du temple écroulé un nouveau temple en pierres, et quand il fallut en jeter dans la terre les fondements profonds, on trouva les reliques de saint Alexis exhalant les parfums de l'incorruptibilité et d'une vertu salutaire pour la guérison des maladies.

Si le temple restauré aujourd'hui n'est pas dans toutes ses parties le même qui fut fondé par le grand-prince Basile Basiliévitch, du moins est-il le même dans ses fondements, puisque, même après sa réédification au commencement du seizième siècle, il conserva en lui, comme auparavant, le tombeau de saint Alexis, dans lequel fut jugé digne alors d'être placé l'archevêque de Novogorod Gennadius, qui avait servi avec zèle ce monastère et l'orthodoxie.

Ce temple, après sa consécration, reçut dans une chapelle de l'Annonciation de la très sainte Mère de Dieu, qui lui était adjointe, les reliques de saint Alexis déjà pieusement vénérées, et les conserva quelques dizaines d'années.

Ensuite, auprès de cet ancien temple, fut érigé un nouveau temple sous l'invocation de saint Alexis, dans lequel passèrent aussi ses reliques; mais, avec le temps, ce nouveau temple tomba en ruines, et les traces en disparurent. Il fut remplacé par le temple, que nous voyons aujourd'hui, de Saint-Alexis et de l'Annonciation de la Mère de Dieu, et enfin y trouvèrent le repos les reliques de saint Alexis, apportées par les mains des tsars Jean et Pierre.

On peut dire que cet antique temple a soutenu assez fermement cette épreuve que, selon la parole de l'Évangile, soutient la maison construite par l'homme sage : *La pluie est descendue, et les fleuves sont venus, et les vents ont soufflé, et ils se sont précipités sur cette maison, et elle n'est pas tombée : car elle était fondée sur le roc* (Mt 7,25). Plus d'une fois est tombée sur cette terre une pluie de maux, envoyée par le ciel pour la laver de ses péchés et pour y faire croître de bonnes végétations; plus d'une fois sont venus les fleuves de feu des incendies; plus d'une fois ont soufflé impétueusement les vents de divers bouleversements humains; ici ont exercé leurs fureurs les Polonais, et, par eux, dans ce monastère même, le bienheureux patriarche Hermogène, pour son zèle dans la foi et son inébranlable fidélité à sa patrie, a souffert le martyre et la mort par la faim; les Gaulois ont dévasté et renversé le Kremlin; mais ce temple, ce rempart des antiques et saintes images, est demeuré debout. soutenant les attaques des hommes, des temps et des éléments, parce qu'il est affermi *sur le roc*. Sur lequel ? – sur le roc de la foi de saint Alexis, sur la grâce qui lui a été donnée, sur sa bénédiction primitive ici, sur lui-même, sur son corps qui reposait dans les fondations de ce temple avant sa fondation de pierre.

Ce n'est pas à tout homme qu'est accordé le partage de construire ou de restaurer un temple de Dieu, en pierre ou en bois; mais chacun de nous a un temple animé de Dieu, plus ou moins ancien, qu'il peut et doit restaurer.

Par la création de l'homme, Dieu s'était construit un temple animé, et y avait placé son image. L'homme, trompé par l'esprit séducteur, ne se contentant pas de l'honneur d'être le temple de Dieu, conçut le désir d'être dieu lui-même : et il obscurcit en lui l'image de Dieu, et il porta la désolation et la ruine dans le temple de Dieu. Dieu le Père, tout-clément, ne livrant pas son œuvre au mal, envoya son Fils seul-engendré, par lequel *tout a été créé* (Col 1,16), reconstruire son temple dans l'homme, et, pour restaurer en lui son image, il introduisit dans l'humanité, par le moyen de l'incarnation, *l'image consubstantielle de son hypostase* (Héb 3,5). L'Homme-Dieu, Jésus Christ, selon sa propre prédestination et sa propre prophétie, *rétablit le temple de son corps détruit* par la mort de la croix (Mt 27,40), par sa résurrection, afin qu'à l'exemple et par la vertu de cette résurrection pût s'élever un nouveau temple de Dieu, ou l'Église, et dans toute l'humanité, et dans chaque homme. Jésus Christ est lui-même aussi le fondement de ce temple, selon la parole de l'Apôtre : *Personne ne peut poser un autre fondement que celui qui est posé, qui est Jésus Christ* (1 Cor 3,11); et il en est lui-même le constructeur, suivant sa propre parole : *Je bâtirai mon église* (Mt 16,18). Il y a aussi des aides-constructeurs, bâtissant avec les instruments de la parole et des mystères, ainsi qu'en parle l'Apôtre : *Nous sommes les coopérateurs de Dieu; – Comme un sage architecte, j'ai posé le fondement, et un autre bâti* (1 Cor 3,9-10). Mais puisque ce ne sont pas des temples morts, mais des temples vivants, qui se construisent, nous, qui sommes ces édifices, nous ne devons pas être sans faire le travail que nous donne aussi l'Apôtre quand il dit : *Approchez-vous de Jésus Christ, la pierre vivante rejetée par les hommes, mais choisie, honorée par Dieu, et vous-mêmes, comme dès pierres vivantes, élevez-vous en un temple spirituel* (1 Pi 2,4-5).

Construis-toi toi-même en un temple spirituel : cette exigence n'est-elle pas difficile ? – En effet, mes frères, elle est difficile, – je dirai plus : elle est même impossible à remplir, si nous nous imaginons de nous construire par notre seule intelligence, par notre seule force. Quand le premier des apôtres, appelé Pierre, c'est-à-dire *la pierre* (Mc 3,16), sans doute à cause d'une fermeté particulière, voulut s'affermir sur ses propres pensées et sur sa propre force, et dit : *Quand même tous seraient scandalisés, moi, je ne serai jamais scandalisé* (Mt 26,33), il apparut bientôt qu'il bâtissait sur le sable : au léger souffle de la bouche d'une servante babillarde, sa maison spirituelle tomba, et il renia Jésus Christ.

Mais ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu (Luc 18,27). Ce même Pierre, quand il fut revenu de l'aberration de son assurance et de sa confiance en lui-même, quand il eut cessé de se fonder sur sa force et sa vertu, ce qui lui faisait dire : *Est-ce par notre vertu ou notre puissance que nous avons fait cela* (Ac 3,12) ? quand il commença à se fonder sur la force de la grâce de Jésus Christ, ainsi qu'il l'a dit aussi : *C'est cette pierre qui est devenue le chef de l'angle, et il n'y a point de salut dans une seule autre* (4,11), alors, non seulement il fonda solidement et il éleva haut son propre temple spirituel, mais encore il éleva quelquefois en un jour plusieurs

milliers de temples vivants, par l'enseignement, par le baptême et par la communication du saint Esprit. De la même manière, l'autre prince des apôtres aussi, alors que, *travaillant plus que tous les autres* (I Cor 15,10) apôtres, il ne s'attribuait rien à lui-même, mais tout à la grâce : *Ce n'est pas moi, mais la grâce de Dieu, qui est avec moi*, – éleva des temples nombreux et grands, et ne fortifia et n'orna pas peu, par ses écritures, toute l'Église universelle.

Ces modèles sont bien élevés pour nous : cependant, la loi du fondement et de l'édification solides, et pour les grands édifices et pour les petits, est une seule et même loi. Et que chacun de nous, pour s'élever en un temple spirituel, ne se repose pas sur sa propre sagesse, ne se confie pas en sa propre force; mais qu'il cherche la grâce de Dieu, qu'il invoque la bonté de Dieu; qu'il fasse de Jésus Christ, et de la foi en lui, et de l'amour pour lui, le fondement de ses pensées, de ses actions et de sa vie; et, sur ce *fondement*, qu'il *construise*, selon l'allégorie de saint Paul, non en *bois*, en *foin*, en *jonc*, c'est-à-dire, non des pensées frivoles et corruptibles, et les œuvres de la chair et du monde, mais en *argent*, en *or*, en *pierres précieuses* (1 Cor 3,12), c'est-à-dire des pensées pures et des œuvres de piété et de vertu. Si nous nous construisons ainsi, alors, *quand même la maison terrestre de notre corps se détruira, nous aurons une autre construction venant de Dieu, une maison non faite de main d'homme, éternelle dans les cieux* (II Cor 5,1). Amen.

HOMÉLIE POUR LA CONSÉCRATION DU TEMPLE DE SAINT ORTHODOXE GRAND-PRINCE ALEXANDRE NEVSKY, près la Maison de l'académie de commerce.

4 novembre 1851

«Et les fenêtres de sa chambre étaient ouvertes du côté de Jérusalem; et trois heures différentes du jour, il fléchissait les genoux, priant et se confessant devant ton Dieu.» (Dan 6,10)

C'est ainsi que dans le livre du prophète Daniel est rapportée la règle de prière de ce prophète.

En entendant cela, vous pouvez vous demander pourquoi je choisis en ce moment ce modèle. Il présente la prière à la maison, tandis que nous nous trouvons en ce moment dans une église nouvellement consacrée : ne vaudrait-il donc pas mieux, s'il faut inaugurer une église par des réflexions sur la prière, présenter quelque modèle particulièrement digne d'attention et d'imitation, de la prière à l'église ?

Il est vrai que c'est ici une église; mais prenez aussi en considération qu'elle est dans une maison. C'est pour cela que la pensée de la prière à l'église se rencontre ici avec la pensée de la prière à la maison; et de là naît cette question : Pourquoi les ordonnateurs de cette maison et de cette institution d'utilité publique n'en ont-ils pas laissé les habitants s'y contenter de la prière à la maison seulement, mais ont-ils désiré leur procurer le moyen de jouir aussi des avantages de la prière à l'église dans la maison même ? – L'exemple du prophète Daniel nous aidera à résoudre cette question, à justifier cette idée, et nous donnera des enseignements utiles.

Et les fenêtres de sa chambre étaient ouvertes du côté de Jérusalem. C'est-à-dire : lorsque le prophète Daniel voulait prier dans sa maison, il ouvrait la fenêtre tournée du côté de Jérusalem, et, à cette fenêtre, il fléchissait les genoux pour la prière. Il faut maintenant se rappeler que c'était le temps où Jérusalem et le Temple du vrai Dieu, à Jérusalem, renversés par les Babyloniens, étaient gisants sous les ruines, et que Daniel se trouvait enveloppé dans la captivité de Babylone, à Babylone même, ou, peut-être, dans la capitale Perse de Darius le Mède, d'où il était aussi impossible au prophète de voir Jérusalem qu'à nous de la voir d'ici. Si nous pouvions entrer dans la chambre de Daniel en prière, nous pourrions lui demander pourquoi, en priant, il regarde par la fenêtre, dans le lointain de la terre. S'il cherche dans le visible quelque chose qui puisse le rapprocher de la présence invisible de Dieu, ne vaudrait-il pas mieux pour lui élever les yeux en haut, vers le ciel, ainsi que Dieu lui-même l'a indiqué en quelque façon à l'un des prophètes précédents : *Le ciel est mon trône* (Is 66,1) ? Ou bien ne vaudrait-il pas mieux regarder vers l'orient, selon l'indication d'un autre prophète : *Chantez au Seigneur, qui est monté au-dessus du ciel des cieux à l'orient* (Ps 67,33-34) ? Nos questions n'arriveront pas jusqu'à Daniel, et ne nous amèneront point de réponse; mais nous devons nous-mêmes comprendre sa conduite dans un sens conforme à la dignité d'un prophète, qu'il n'est pas possible de soupçonner d'un entraînement superstitieux pour Jérusalem. Il savait que le temple de Jérusalem, par sa consécration accompagnée des signes du feu du ciel et de la nuée de gloire, avait reçu le don constant de la sainte présence de Dieu, ainsi qu'en témoigne Dieu par sa propre parole : *Mes yeux seront là, et mon cœur tous les jours* (III R 2,3). Il comprenait que les Babyloniens avaient pu brûler le bois et renverser les pierres du temple, mais qu'ils n'avaient pu toucher à la grâce invisible. Il prévoyait que la grâce du premier temple, qui était détruit, se conservait pour le second temple, qui devait s'élever, et dont devait être *grande la seconde gloire plus que la première* (Ag 2,10), puisqu'en lui apparaîtrait la Source de la grâce, Jésus Christ. De cette manière, là où les hommes ordinaires ne voyaient que les ruines du temple, Daniel considérait la grâce du temple et la sainte présence de Dieu.

Et par conséquent, en ouvrant sa fenêtre et en étendant ses regards du côté de Jérusalem, il allait en esprit au temple de Jérusalem, et, en fléchissant les genoux, il priait dès lors comme s'il eût été dans le temple de Jérusalem.

Et ainsi, l'on peut dire que la prière du prophète Daniel était non seulement une prière faite à la maison, mais aussi une prière faite dans le temple. Et il est à remarquer combien peu il se contentait de la prière à la maison, avec quelle vivacité il sentait la supériorité et la nécessité de la prière dans le temple, avec quelle ardeur il s'y adonnait, sans considérer les obstacles, sans considérer même le danger que courait sa vie. Mal disposés envers lui, les employés et les princes de Darius le Mède avaient obtenu astucieusement de ce roi l'ordre que, durant l'espace

de trente jours, personne n'osât présenter aucune prière à aucun Dieu ni à aucun homme autre que Darius, sous peine d'être condamné à être dévoré par les lions. Daniel savait cela, et sans doute il comprenait que ce piège mortel avait été tendu pour le prendre. Mais cela même ne le contraignit pas à se renfermer entièrement dans la seule prière à la maison, qui ne pouvait être vue de personne et par conséquent était sans danger. Il continua, selon son habitude, à ouvrir, à l'heure de la prière, sa fenêtre du côté de Jérusalem, et à diriger avec ardeur ses regards et son esprit vers le temple de Jérusalem, ce qui le conduisait directement et l'amena en effet au péril mortel auquel il ne fut dérobé que par un miracle inattendu. Les lions affamés n'osèrent pas déchirer le Prophète .

Si nous remarquons dans le Prophète une conviction si inébranlable de l'insuffisance de la prière à la maison, de la supériorité et de la nécessité de la prière à l'église, nous permettons-nous à nous-mêmes de chanceler dans la même conviction ?

Si Daniel qui, d'après le témoignage céleste, était un *homme de désirs* (Dan 10,11), un homme qui vivait et respirait par les désirs aspirant vers Dieu, un homme de prière parfait, avait besoin du temple pour exciter et élever sa prière, pour nous qui, – convenons-en, – sommes pour la plupart loin de la perfection dans la prière, qui peut-être même y sommes peu disposés; qui ne sommes pas instruits à l'attention dans la prière, qui sommes enclins à la distraction des pensées, combien plus indispensable est un temple de Dieu qui nous recueille de nos distractions, et renferme en lui, et concentre par ses saintes icônes et par ses cérémonies notre attention à la prière, qui excite et élève en nous l'esprit de prière, et en ranime la chaleur !

Si Daniel, *qui avait en lui le saint Esprit de Dieu* (Dan 4, 5), ne se contente point de chercher la bienheureuse présence de Dieu seulement dans son intérieur, mais la cherche dans un lieu déterminé dans lequel Dieu, par une action mystérieuse particulière, l'a placée et affermie pour son Église, combien plus pour nous qui n'avons peut-être pas encore même *les prémices de l'Esprit*, est-il indispensable de chercher Dieu de préférence dans le temple dans lequel il a placé, comme dans son trésor, sa présence, sa grâce, ses mystères, sa force, ses dons !

Reconnaissons donc la pensée juste et pieuse des fondateurs de ce temple, qui, désirant consolider, élever et couronner l'éducation intellectuelle, conforme aux nécessités de leur condition, que reçoivent ici les enfants; par l'éducation morale et chrétienne, ont trouvé nécessaire de leur donner, non seulement des salles de classe avec leurs leçons, mais aussi un temple saint avec sa prière et ses mystères :

Reconnaissons la grandeur du bienfait accordé à ceux à qui il a été donné de jouir dans une telle proximité, avec une telle facilité, du temple consacré aujourd'hui. Et qu'ils reçoivent pieusement ce don saint, et qu'ils profitent de ce bienfait avec reconnaissance et avec zèle !

Et nous tous, recevons du prophète Daniel l'enseignement de vénérer le temple, d'être zélés pour la prière. Ou bien, si vous ne voulez pas de cet enseignement, parce que vous savez tout cela, tandis que l'enseignement n'est nécessaire que pour les ignorants, cherchez donc vous remplissez fidèlement ce que vous savez, et si, en déclinant l'enseignement par le savoir, vous ne vous exposez pas à être accusés de ne pas remplir ce que vous savez.

Daniel s'élançait vers le temple à travers mille distances, de tout son pouvoir et au delà de son pouvoir. Nous, ne sommes-nous pas paresseux quelquefois pour atteindre au temple à quelques centaines de pas seulement ? Même alors que le temple nous envoie les sonneries d'invitation de la cloche de fête, ne nous montrons-nous pas, comme ceux qui sont condamnés dans la parabole, inattentifs à cet appel bienfaisant, et quelques-uns ne *s'en vont-ils pas, l'un à sa maison des champs, et l'autre à son négoce* (Mt 22,5), ou pis encore, l'un à des réjouissances frivoles, l'autre à un spectacle immodeste ?

Le prophète révérait la sainteté éloignée même d'un temple en ruines. Nous, même dans l'intérieur du temple, même devant sa sainteté inviolable, n'oublions-nous pas quelquefois que nous nous trouvons en présence de Dieu, et, nous occupant avec les assistants, ne nous détournons-nous pas l'un l'autre de Celui devant lequel nous sommes ?

Daniel, *a trois heures différentes du jour, fléchissait les genoux, priant et se confessant devant son Dieu*. Pouvons-nous nous féliciter d'une semblable application à la prière, du moins à la maison ? Disons-nous que nous ne pouvons pas nous en féliciter, mais que nous pouvons avoir quelque excuse de ce que nous ne prions pas fréquemment en ce que nous sommes occupés du matin à soir de nos devoirs, de nos affaires, de nos travaux ? – Mais Daniel ne priait-il si souvent qu'à loisir ? Il était l'un des trois premiers grands officiers auprès de Darius, auxquels étaient soumis cent vingt princes, et même *le roi l'avait établi sur tout son royaume* (Dan 6,1-3). Ayant dans ses mains les affaires d'un immense royaume, Daniel trouvait cependant le temps de prier à genoux trois fois le jour.

Nous ne serons pas trop exigeants. Nous ne demanderons pas que personne, dans la voie de Dieu, ne reste en arrière du prophète. Mais nous vous proposerons une chose et due et possible, si nous disons : Honorez et aimez le temple de Dieu; fréquentez-le avec piété aussi souvent que vous le pouvez et que l'exigent les saints rites de l'Église, surtout les jours de fête; consacrez à Dieu les prémices de chaque jour et de chaque nuit par la prière, le remerciant pour le passé, demandant sa bénédiction pour l'avenir, et, dans le cours de la journée, aux heures qui vous sont dérobées par le monde et ses affaires, dérobez autant que possible ne fût-ce que quelques minutes pour vous souvenir de Dieu, élevant secrètement vers lui votre cœur et une pensée pieuse, reconnaissante, suppliante. En vous exerçant à cela avec attention et persévérance, vous trouverez en vous ce qui est écrit dans le psaume : Je me suis souvenu de Dieu, et j'ai été réjoui (Ps 76,4). Amen.

SERMON POUR LA CONSECRATION DU TEMPLE DE LA SAINTE MARTYRE TSARINE ALEXANDRA,

au corps des cadets d'Alexandre, récemment ouverte pour les orphelins.

6 décembre 1851

«Que les fils d'Israël posent leur camp devant le Seigneur, que les fils d'Israël posent leur camp autour du tabernacle du témoignage.» (Nom 2,2)

Rien n'a été marqué, dans le temps, des traits de l'éternité autant que l'Église de Jésus Christ. Ses dogmes sur un Dieu éternel et immuable sont par là même des vérités éternelles et immuables. Ses principes de vie, provenant de la même source éternelle, ont naturellement le même caractère d'immutabilité. Ayant pour but de conduire l'homme à une vie éternellement bienheureuse, elle le dirige sans cesse, pendant la vie temporelle aussi, vers ce dans quoi sont renfermées les semences et les prémices, indestructibles par le temps, de la vie future éternellement bienheureuse. C'est pourquoi l'Église de Jésus Christ, même dans celles de ses institutions qui sont inévitablement soumises à la loi du temps, comme étant des manifestations extérieures et accidentelles de son esprit, n'aime pas le changement, mais exige toute la constance possible. *Ne déplace pas les bornes séculaires qu'ont posées tes pères* (Pro 22,28). Demeurez fermes et conservez les traditions que vous avez apprises (II Th 2,14).

Celui qui considère avec ces pensées l'œuvre accomplie ici aujourd'hui, – la consécration d'un temple de Dieu dans une maison qui peut s'appeler un camp guerrier (quoique ce ne soit pas une rangée de tentes, mais une réunion immense d'édifices), celui-là, probablement, est disposé à demander : Cette œuvre est-elle contenue dans les *bornes qu'ont posées nos pères* ? Peut-on trouver en elle les traits de la tradition conservée depuis l'antiquité ?

Pour donner une réponse à cela, il faut quelque peu s'enfoncer dans la profondeur des Saintes Écritures et de la sainte antiquité.

L'apôtre Paul nous apprend que, lorsque le peuple hébreu, sur le chemin de la terre promise, devant le mont Sinaï, *devant le feu brûlant, et le nuage, et les ténèbres, et la tempête, et au son des trompettes*, reçut de Dieu la loi, et entra en alliance avec lui, alors, dans la préparation de cette alliance, que nous appelons maintenant ancienne, agit souverainement *le Médiateur de la nouvelle alliance, Jésus, dont la voix ébranla alors la terre* (Héb 12,18-26). De là il convient de conclure que notre Seigneur Jésus Christ, par ses ordonnances et ses arrangements propres, disposa alors aussi, par l'entremise de Moïse, entre autres choses, ce qui fut appelé *le Tabernacle du témoignage*, c'est-à-dire le temple de Dieu, mobile et portatif pour qu'il fût convenable aux besoins d'un peuple voyageur, et, par rapport aux desseins salutaires de Dieu sur toute l'humanité, rempli de figures mystiques de Jésus Christ et de l'Église de Jésus Christ, et des prémices de la grâce, enveloppées sous les formes visibles d'une loi toute de cérémonies. De là il suit encore que c'est aussi notre Seigneur Jésus Christ qui a donné cet ordre : *Que les fils d'Israël posent leur camp devant le Seigneur, que les fils d'Israël posent leur camp autour du tabernacle du témoignage*. Plus loin, dans cet ordre, est déterminée avec exactitude la disposition du campement autour du Tabernacle. *Les premiers posant leur camp à l'orient, – l'ordre de la légion de Juda* (ou, selon une autre interprétation de l'hébreu : *l'étendard de la légion de Juda*), avec deux autres tribus; à l'occident – *l'ordre de la légion d'Éphraïm*, avec deux autres tribus encore; au nord, – *l'ordre de la légion de Dan*, avec deux tribus; au sud, *l'ordre de la légion de Ruben*, avec deux tribus. De cette manière, le camp était disposé en forme de croix; et le centre de la croix était occupé par le Tabernacle du témoignage.

Voilà le premier Temple érigé dans le monde (car il n'y avait auparavant que des autels de sacrifices, sans temples), et nous le voyons au milieu du camp et des légions, ordonné dans cette disposition par le Seigneur lui-même du Temple. C'est le camp d'un peuple voyageur; mais, par une observation attentive des circonstances, on ne peut ne pas reconnaître que c'est aussi un camp guerrier. Autrement, il un peuple divisé en douze tribus, pourquoi donner encore une division en quatre corps ? – Israël voyageant avait besoin d'une disposition guerrière et parce que, sur son chemin, il rencontrait des ennemis, et parce qu'il devait conquérir par les armes la terre promise. C'est pourquoi, quand le Tabernacle du témoignage, avec tout le camp, se mettait en marche, Moïse prononçait la prière de guerre : *Lève-toi, Seigneur, et que tes ennemis soient dissipés* (Nomb 10,54). Devant la sainteté essentielle de ce temple, – devant l'arche d'alliance de

Dieu, – Israël marcha au combat contre les Madianites, et les extermina tous sans perdre un seul guerrier. Devant cette même sainteté de ce temple, le Jourdain se sécha afin d'ouvrir un chemin à Israël allant conquérir la terre promise. Devant cette sainteté de ce temple, tombèrent les murs de Jéricho assiégée et les trente tsars de la Palestine. Ce fut ainsi quand Israël fut fidèle à la sainteté du Seigneur.

Tirons de ces antiques dispositions législatives, et des actes et des événements qui les suivirent, les pensées et les règles qui y sont contenues et dont nous avons besoin en ce moment. Le soldat et l'armée, chez le peuple de Dieu, recevaient l'instruction et la direction sous la protection et l'indication de la main de Dieu. Le Tabernacle du témoignage, ou le temple de voyage d'Israël combattant, est une institution de Dieu et de Jésus Christ. Ce temple, pincé au milieu des légions d'Israël combattant, disait par là même à l'israélite – guerrier : Tu dois être le défenseur de ton Gouvernement, de ton peuple, de ta patrie, et en même temps le défenseur de la foi et de l'Église. L'arche d'alliance de Dieu, accompagnant, selon les circonstances, Israël dans ses mouvements de guerre, et favorisant ses victoires par des signes miraculeux, disait par là au guerrier israélite : Étant le défenseur de ton Gouvernement, de ton peuple, de ta patrie, de ta foi, de ton Église, tu dois mettre ton plus ferme appui et ta plus sûre défense dans la foi, dans l'Église et dans sa sainteté.

Ne sera-t-il pas agréable au Russe combattant de voir par là qu'il marche dans les *bornes* invariables de ses *pères*, qu'il conserve la *tradition*, reçue par droit d'hérédité, d'une profonde et sainte antiquité, quand il possède, vénère et fréquente avec zèle le temple de Dieu au milieu de ses régiments et de ses institutions guerrières; quand il marche au combat sous un étendard béni par l'Église, à l'ombre de la croix vivifiante de Jésus Christ; – quand il détermine l'objet et le but de sa vocation par l'obligation de combattre pour la foi, le Tsar et la patrie; – quand il pose la foi et la confiance en Dieu comme base de son courage, de ses victoires et de son invincibilité ?

Et pour les fils de la patrie qui ne combattent pas, n'est-il pas consolant de savoir que la profession destinée à veiller à la garde de la sécurité de l'Empire en assurant cette sécurité par une fidélité et un courage éprouvés, et par une éducation militaire accomplie sous la direction immédiate de l'Autocrate, – a la base la plus profonde de fermeté et de sécurité pour elle-même et pour nous, suivant l'exemple rassurant de l'antique peuple de Dieu, dans la foi et l'espérance en Dieu, et, conformément à cette foi et à cette espérance, dans la protection toute-puissante de la providence de Dieu ?

Dieu de la paix (Héb 13,20), et *Seigneur des armées* (Ps 45,12) ! *Dieu de la paix* – par essence ! *Seigneur des armées, fort dans les combats* (Ps 23, 8) – pour la défaite de ceux qui s'élèvent contre ta paix ! *bénis ton peuple par la paix*, et, s'il n'est pas encore tard d'implorer ta longanimité invincible, établis et prolonge la paix du monde. Mais, pour que ne se lèvent pas, et pour que ne prévalent pas les fils de dissension et d'iniquité, *donne encore la force à ton peuple* (Ps 28,11), comme anciennement à ton peuple élu, comme à nos pères; que *ton esprit* continue à *marcher dans nos camps* (Jug 13,25); que *les fils de la Russie posent leur camp devant toi*, Seigneur, en regardant vers toi par la foi, par la prière, par l'espérance; qu'ils marchent en ta présence, à la lumière de tes commandements et de ta loi.

Bénis surtout, Seigneur, et sauve notre Très-Pieux Autocrate et son orthodoxe Héritier, l'Exécuteur zélé de ses volontés bienfaisantes; prends sous ta protection l'œuvre nouvelle entreprise ici, après beaucoup d'autres, par la sollicitude impériale pour la multiplication de dignes défenseurs de la patrie, et en même temps l'œuvre aussi de la clémence paternelle impériale envers des enfants privés de l'assistance de leurs parents, – et l'œuvre de la piété impériale qui couronne un établissement destiné à des études utiles en le dotant du sanctuaire de la foi. Amen.

HOMÉLIE POUR LA CONSÉCRATION DU TEMPLE DU SAINT APÔTRE PHILIPPE,

dans la Maison de l'église de Jérusalem, à Moscou.

20 septembre 1853

Celui au cœur duquel est cher le nom, consacré par nos pères, *d'Église une, sainte, œcuménique et apostolique*, celui-là doit trouver selon son cœur la solennité accomplie ici aujourd'hui de la consécration d'un temple, comme étant une solennité dans laquelle on peut observer les traits heureux de *l'union des saintes Eglises de Dieu*, que nous demandons chaque jour dans nos prières.

Il y a plusieurs dizaines d'années que l'Église de Jérusalem désirait avoir ici un temple à elle, et l'Église Russe, avec le consentement de son Très-Pieux Autocrate, lui a offert ici un temple avec un lieu de séjour pour ses serviteurs de l'autel. Le zèle des orthodoxes enfants de l'Église Russe a contribué à l'embellissement du temple qui était ici auparavant, et à la construction, auprès de ce temple, de demeures pour les serviteurs de l'autel de l'Église de Jérusalem, et aujourd'hui, il a ajouté un nouveau temple à l'ancien. Or, le très-illustre patriarche de Jérusalem, répondant à la communion de la charité par la communion proprement ecclésiastique et liturgique, a manifesté, dans sa lettre à notre Médiocrité, le désir que ce temple reçut sa consécration de l'Autorité ecclésiastique de l'Église Russe, ce qui, par la grâce de Dieu, s'est accompli aujourd'hui.

Il n'est pas hors de propos de rappeler à ce sujet que, dans cette ville protégée de Dieu, il y a depuis longtemps un couvent ¹ ressortissant au patriarcat de Constantinople; que depuis peu de temps un temple ² a été concédé aussi au patriarcat d'Antioche; qu'un envoyé du patriarche d'Antioche réside ici déjà depuis plusieurs années, recueillant les bienfaits des enfants de l'Église Russe pour son Église infortunée, et qu'en ce moment se trouve en chemin pour se rendre ici également un envoyé du patriarche d'Alexandrie, aussi dans l'espoir que la bienfaisance des Russes sera secourable à l'Église infortunée d'Alexandrie.

Remarquons ici, comme je l'ai déjà dit, les traits heureux de l'unité et de la communion des Églises composant l'Église sainte, œcuménique et apostolique. Mais afin qu'il n'y ait point de doute que ce ne soient là les traits fidèles de la véritable unité, examinons comment l'unité et la communion des Églises sont définies dans la Parole de Dieu. Le saint apôtre Paul, dans l'épître à l'Église d'Éphèse, lui enseigne à *conserver l'unité de l'esprit dans l'union de la paix*, et, pour base de cet enseignement, il pose les raisonnements suivants : *Soyez un seul corps, un seul esprit, comme vous avez été appelés dans une seule espérance de votre vocation; comme il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et au milieu de nous tous, et en nous tous* (4,5-6). De cette manière, l'Apôtre montre le centre le plus interne et le sommet extrême de l'unité des Églises dans *un seul Dieu Père de tous*; et il ajoute significativement qu'il est seul *au-dessus de tous* par son pouvoir souverain, *seul au milieu de nous tous* par l'action, qui embrasse tout et pénètre tout, de sa providence et de son gouvernement, *seul en nous tous* par l'action intérieure de la grâce du saint Esprit. Par là il est facile de comprendre que, pour fonder et soutenir inébranlablement l'unité de l'Église universelle, il faut les perfections divines, et non des forces et des moyens humains. La source principale de l'unité de l'Église, selon l'enseignement de l'Apôtre, c'est *un seul Seigneur*, Jésus Christ, qui est aussi appelé, dans la même épître, *la Tête de l'Église*, qui elle-même, conformément à cela, est appelée *son Corps*. Les autres traits consécutifs, dans la peinture de l'Apôtre, de l'unité de l'Église, sont : *l'unité de la vocation* au salut et *de l'espérance* des biens futurs, *l'unité de la foi* et de ses dogmes, *l'unité du baptême* et des mystères en général, enfin *l'unité d'âme* et *l'union de la paix*.

N'est-ce pas par ces traits apostoliques qu'est signalée encore aujourd'hui l'unité et la communion des Églises composant l'Église catholique orthodoxe ? Elles reconnaissent toutes une unique Tête Divine de tout le corps de l'Église – notre Seigneur Jésus Christ. Toutes, elles conservent saintement *la foi unique* comme l'ont prêchée les apôtres, comme l'ont exprimée les

¹ Le couvent de Saint-Nicolas Thaumaturge.

² L'église du saint hiéromartyr Hypatius.

trois cent-dix-huit pères du premier Concile oecuménique, et les cent cinquante pères du second Concile oecuménique, – elles la conservent sans changement, sans suppression, sans addition. La communion des mystères entre les Églises séparées par les distances lointaines des lieux et par les nationalités, vous la voyez ici aujourd'hui en action. L'Église Russe fait présent à l'Église de Jérusalem de son sanctuaire, et l'Église de Jérusalem, pour la célébration du mystère dans le sanctuaire qui lui est devenu propre, imite l'Autorité ecclésiastique de l'Église Russe. N'est-ce pas *l'unité d'âme et l'union de la paix* qui se manifestent entre les Eglises, aussi en cela que des Églises éloignées, de nationalités différentes, envoient avec confiance et espérance leurs ambassadeurs à l'Église Russe pour lui manifester leurs besoins, et que l'Église Russe prend à cœur leurs afflictions et leur tend volontiers une main secourable ? N'est-ce pas là une continuation de la communion primitive apostolique, de laquelle l'apôtre Paul écrit : *Jacques, et Céphas, et Jean, regardés comme les colonnes, ont donné à Barnabé et à moi la main de communion, afin que nous allussions vers les gentils, et eux vers la circoncision, pourvu seulement que nous nous souvenions des pauvres, ce que j'ai eu grand soin de faire exactement* (Gal 2,9-10) ? c'est-à-dire : Jacques, Pierre et Jean, regardés comme les colonnes de l'Église universelle, ayant particulièrement l'autorité sur les Églises des Juifs, sans violation de l'unité de l'Église universelle, ont remis une autorité exactement pareille à Paul et à Barnabé sur les Églises des gentils, à cette condition seulement qu'ils donnassent aux Églises qui souffraient le malheur et la pauvreté, le secours de l'Église qui jouissait de la paix et de l'abondance.

Glorifions, mes frères, Dieu qui nous a donné la grâce d'être des membres, quoique petits, de l'unique grand corps spirituel de Jésus Christ, de l'unique Église sainte, oecuménique et apostolique. Oh ! si chacun de nous en était un membre vivant par la foi et *la vertu* ! Oh ! si aucun de nous n'était en péril d'être retranché de ce corps immortel, comme un membre mortellement contagié par l'incrédulité et l'envahissement du péché ! Pensons à cela et inquiétons-nous-en diligemment et sans cesse : cela dépend de notre attention, de notre désir et de notre sollicitude; la grâce de Dieu est toujours prête à nous y aider.

Admirons les décrets incompréhensibles, mais évidemment prévoyants, de Dieu sur l'Église universelle. Pendant que, sur les peuples des antiques et grandes Églises de l'Orient, s'appesantissait par degrés le joug des infidèles, et qu'en conséquence les Églises elles-mêmes étaient livrées à des embarras dans la direction, étaient privées de ressources matérielles, diminuaient dans le nombre des fidèles, soit par les malheurs, soit par la séparation des moins fermes dans la foi, et que l'Occident s'assombrissait *sous la fumée du puits de l'abîme ouvert par une étoile tombée du ciel sur la terre* (Apo 9,1-3), Dieu a semé, fait croître, fortifié, étendu l'Église Russe, et, par le moyen de l'amour zélé de nos Tsars pour Jésus Christ, l'a faite la protectrice de la foi orthodoxe dans les pays infidèles, et a ouvert dans le zèle chrétien de notre peuple, pour les Églises malheureuses, une source de consolation et de secours.

Commençons à apprécier, frères de l'Église Russe, la bonté envers nous de la Providence Divine. En même temps que du don Divin de la foi orthodoxe, il nous a été donné de jouir, dans la paix de l'Empire, de la paix de l'Église. Le Dieu du nouvel Israël *nous a donné*, selon la parole prophétique du juste Zacharie, *après nous avoir délivrés de la main de nos ennemis, de le servir sans crainte dans la sainteté et la justice devant lui, tous les jours de notre vie* (Luc 1,74-75). Pendant que d'autres Églises et leurs enfants luttent dans les afflictions, dans l'oppression, dans les privations, à nous, rien ne nous empêche de célébrer les triomphes de la foi, d'user des trésors ouverts et des consolations de la grâce, *afin que nous puissions aussi consoler ceux qui sont dans l'affliction, de la consolation dont nous sommes consolés nous-mêmes par Dieu* (II Cor 1,4). Efforçons-nous d'employer fidèlement ces dons en bonnes œuvres, en regardant avec crainte vers Celui qui tient dans sa droite les destinées des Églises, qui *donne à celui qui garde ses œuvres jusqu'à fin, la puissance sur les nations* (Apo 2,26), et qui excite les imparfaits à de meilleures œuvres par la menace de *changer de place le flambeau* qui ne luit pas de la lumière de la foi vive et des bonnes œuvres. Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DU TEMPLE DE LA PROTECTION DE LA TRÈS-SAINTE MÈRE DE DIEU,

dans l'édifice de la prison principale de Moscou.

18 septembre 1852

«Jésus se tenait debout, et appelait en disant : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.» (Jn 7,37)

Au milieu du temple de Jérusalem se tenait le Christ Sauveur, et, à la foule qui le remplissait à l'occasion d'une grande fête, il répétait à haute voix cette invitation : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive !* Qui ne ressentirait la soif à cette invitation, si déjà il ne la ressentait auparavant ? Qui ne désirerait s'approcher du Christ et goûter le breuvage qu'il présente ?

Pourquoi un zèle pieux s'est-il donné la peine de bien construire et de bien orner ce temple ? Pourquoi l'Autorité ecclésiastique s'est-elle empressée de le consacrer par la prière et la célébration des mystères ? N'est-ce pas pour qu'il soit la Maison de Dieu, la demeure de la présence bienheureuse de Jésus Christ ? pour qu'il soit possible de s'approcher ici de Jésus Christ et de participer à ses dons ?

Et ainsi, du moment où a été proclamée l'entrée ici du Roi de gloire, le Christ Sauveur n'y est-il pas venu en effet ? Ne se tient-il pas debout ici invisiblement ? Ne répète-t-il pas aux âmes, intelligiblement pour celles *qui ont des oreilles pour entendre*, inintelligiblement pour *les cœurs endurcis*, – ne répète-t-il pas ici aussi son invitation de Jérusalem : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ?*

Si quelqu'un a soif. Il s'agit, évidemment, non de la soif corporelle, pour l'étanchement de laquelle il y a assez de fleuves, de sources et de réservoirs, et par conséquent il n'est pas besoin d'une indication extraordinaire pour montrer où l'aller étancher. Ainsi donc, il faut conclure qu'il s'agit de la soif de l'âme, des désirs du cœur, que rien n'a pu calmer au dedans ni satisfaire au dehors.

Si quelqu'un a soif. Cette expression conditionnelle et faisant une distinction donne lieu de penser qu'il y a des gens altérés, et qu'il y en a qui n'ont pas soif, ou dont le sens engourdi ne la ressent pas assez, ou qui l'éteignent par une satisfaction trompeuse. Sous ce rapport, il nous faut nous éprouver pour savoir dans quelle situation nous nous trouvons et ce que nous avons à faire pour ne pas mourir d'une soif inassouvie ou d'un étanchement erroné et nuisible.

Notre esprit a besoin de la connaissance de la vérité.

C'est sa faim et sa soif, – exigence de la nature tout comme l'exigence de la nourriture et de la boisson par le corps. Quoi donc ? La nature satisfait-elle les exigences de la nature raisonnable ? Il y a des gens auxquels il n'est pas aisé même de demander cela, parce que chez eux, ce qui est actif, ce sont les sens, la mémoire, l'imagination, la pensée sensitive, le désir sensitif; mais l'esprit proprement dit dort ou sommeille, et ils ne ressentent pas, ou bien ils ressentent très faiblement ce qu'il demande et ce qui lui manque. Interrogeons des gens dont l'esprit semble éveillé, qui se disent civilisés, quelque chose comme des Athéniens. L'Apôtre, qui les a observés personnellement, nous répond pour eux qu'ils *n'étaient occupés de rien autre que de dire ou d'entendre quelque chose de nouveau* (Ac 17,21). Qu'est-ce que cela signifie ? C'est que, pour l'étanchement de la soif de leur curiosité, ils ne pouvaient ou ne savaient trouver rien de plus que quelques gouttes de nouveautés qui laissaient toujours leur soif inassouvie. Interrogeons des hommes plus solides, les investigateurs de la science : interrogeons les gens adonnés à la philosophie. L'un d'entre eux, des plus dignes de confiance, a avoué que, par tous ses efforts dans l'étude de la philosophie, il n'avait atteint qu'à une seule connaissance : il avait reconnu qu'il ne savait rien. C'est-à-dire : il avait reconnu qu'il avait soif, et il n'avait pas trouvé de quoi satisfaire cette soif. Interrogeons un autre investigateur encore plus digne de confiance; écoutons ce que dit le très sage Salomon : *J'ai adonné mon cœur à connaître la sagesse et la science; et mon cœur a vu beaucoup de choses, la sagesse et la science, des paraboles et de, finesses : j'ai reconnu que cela aussi est affliction d'esprit. Parce que dans l'abondance de sagesse il y a abondance de dépit; et celui qui, multiplie la science multiplie la douleur* (Ec 1,17-18). Pour autrement dire ! Celui qui est le plus avide de satisfaire sa soif de science, celui-là souffre le plus de la soif : c'est que plus l'homme sait, plus il voit combien ce qu'il sait est insignifiant en comparaison de ce qu'il ne sait pas et de ce qui est interdit à la science.

Notre volonté, par sa nature, a soif du bien et de la justice. L'homme trouvera-t-il en lui-même la satisfaction complète de cette soif ? Non, répond le très-sage et expérimenté Salomon : *Il n'y a point sur la terre d'homme juste qui fasse le bien et ne pèche point* (Ec 7,21). La trouvera-t-il autour de lui ? Non, répond encore à cela Salomon : *Je me suis tourné ailleurs, et j'ai vu toutes les calomnies qui sont sous le soleil, et voici les larmes de ceux qui sont calomniés, et il n'y a point pour eux de consolateur.* (Ec 4,1). Ce Salomon, qui se montra autrefois un prodige d'équité, voit qu'il n'est pas en son pouvoir de satisfaire complètement sa soif d'équité.

Le cœur humain a soif d'affection et d'amour. C'est encore une exigence de la nature, parce que la nature de l'homme a été créée à l'image de Dieu; or, *Dieu est amour*, a dit le chef des théologiens. Conservant les traits profondément gravés de cette image, le cœur humain cherche un amour sincère, désintéressé, immuable, unissant librement les âmes et ne les asservissant pas, les élevant en esprit et ne les abaissant pas dans la sensualité, pur, saint; mais le trouve-t-il souvent ? Ne rencontre-t-il pas plus souvent l'indifférence, la froideur; sous le masque de l'amour, l'amour-propre ou l'intérêt-propre, la perfidie, la jalousie, la haine, l'animosité ? Et quelques-uns, ou ne comprenant pas les hautes exigences de leur cœur, ou désespérant de les satisfaire, ravalent le saint nom de l'amour, donnant le nom d'amour aux désirs sensuels, à des appétits qui ne mettent en rien l'homme au-dessus de la bête; et ils s'imaginent satisfaire cette soif malsaine à la coupe des délices impures, et ils reconnaissent trop tard qu'ils ont bu un breuvage, non pas sain, mais mystifiant et délétère.

Tout l'être humain est altéré de félicité. Et ce n'est pas là une exigence exagérée. Si l'agneau, au pâturage, bondit dans ses sensations de contentement et de plaisir; si l'oiseau, sur la branche, chante sa joie et son bien-être, la nature humaine, plus élevée, ne doit-elle pas exiger plus que ce qui est accordé à la brebis et à l'oiseau ? Ne doit-elle pas exiger le bonheur ? Et où est-il ? Nous avons entendu dire qu'il était au paradis; mais qui l'a trouvé sur la terre, dans la vie naturelle de l'homme terrestre ? Pour que l'homme pût être heureux, il faudrait que la soif de son esprit fût satisfaite par la vérité, la soif de sa volonté – par le bien et la justice, la soif de son cœur – par l'amour pur; mais aussi longtemps que ces différentes soifs ne trouveront pas une pleine satisfaction, le bonheur ne pourra être pour lui qu'un objet de soif, et non de jouissance.

Après ces réflexions, que dirons-nous de la condition de l'invitation de Jésus Christ : *Si quelqu'un a soif ?* Quelqu'un dira-t-il : Je n'ai pas soif ? ou bien : J'ai de quoi étancher ma soif ? Ne vaut-il pas mieux avouer tous que nous sommes altérés, et que nous ne trouvons ni en nous-mêmes ce qui pourrait étancher notre soif, ni dans le monde qui nous entoure ce qui pourrait la satisfaire ? Si donc il en est ainsi, la saine raison exige que nous répondions le plus activement, le plus fidèlement possible à l'invitation de Jésus Christ : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.*

Ainsi donc, âmes altérées, venez à Jésus Christ. Lui seul peut étancher votre soif de la vérité : car il est lui-même *la Vérité*; *en lui sont renfermés tous les trésors de sagesse et de raison* (Col 2,3); *Il vous appelle des ténèbres à sa lumière admirable* (1 Pi 2,9).

Venez à Jésus Christ. Lui seul peut satisfaire votre soif de bien et de justice, parce qu'il est *l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde*; parce que c'est lui qui *purifie par son sang notre conscience des œuvres mortes*; parce que c'est lui qui *nous donne les forces divines qui sont pour la vie et la piété*; parce que c'est lui qui *a vaincu le monde*, et qu'il nous *donne*, à nous aussi, *la victoire* sur toute iniquité du monde.

Venez à Jésus Christ. Lui seul peut étancher votre soif de véritable amour. C'est que *nous l'aimons parce qu'il nous a aimés lui-même le premier* (1 Jn 4,19). C'est que c'est lui qui donne l'Esprit saint, et que *l'amour de Dieu se répand dans nos cœurs par l'Esprit saint, qui nous a été donné* (Rom 5,5), – amour qui embrasse même les ennemis, et par conséquent n'est restreint par rien *qui lui soit contraire*.

Venez à Jésus Christ. Il étanchera même votre soif de bonheur, à la coupe inépuisable de la félicité éternelle. Ne vous troublez pas de ce que lui-même, un jour, dans ses souffrances mortelles, s'est écrié : *J'ai soif*; mais n'en soyez que plus fermes dans l'espérance. S'il a pris part à votre tourment de la soif, c'est pour que vous participiez en lui à la douceur de la satisfaction de la soif spirituelle.

Avancez-vous vers Jésus Christ dans son Église. Approchez-vous de lui par la foi, la prière, l'amour. Buvez la lumière de la vérité et la vie de la grâce et de la justice, dans ses commandements, dans son Évangile, dans ses mystères.

Enfin, ne chercherons-nous pas une parole particulière pour étancher le genre particulier de soif de ceux qui habitent autour de ce temple ? – Probablement, vous souffrez tous d'une même soif, – de la soif de votre délivrance. Que vous dirai-je donc ? Il n'est pas possible de satisfaire immédiatement votre soif de la manière que vous désireriez. Mais songez qu'il y a eu dans les prisons des gens qui ne souffraient pas, ou qui souffraient très peu de la soif de la délivrance. Joseph, dans la prison d'Égypte, en était comme le maître : *car tout était dans les mains de Joseph* (Gen 39,23); l'apôtre Pierre, dans la prison de Jérusalem, à la veille de sa condamnation à mort, reposait tranquillement, comme s'il avait été dans sa maison. Les apôtres Paul et Silas, dans la prison de Philippes, *chantaient Dieu* de toute leur lime, comme s'ils eussent été dans une église, Pourquoi cela ? Parce qu'ils étaient innocents; parce que Jésus Christ était avec eux, ainsi qu'il est écrit nommément de Joseph : *Le Seigneur était avec Joseph, répandant sur lui; la miséricorde*. Si même il se trouvait ici, parmi vous, des innocents qu'y auraient amenés les décrets de Dieu pour les éprouver, je leur dirais : Considérez ces exemples; ayez recours à Jésus Christ, et espérez que *le Seigneur sera avec vous*, et que tôt ou tard il *répandra sur vous la miséricorde*. Mais si sur votre conscience pèse le poids d'une faute, alors jugez si ce serait même un bien pour vous qu'une délivrance prompte et facile de ces lieux. L'iniquité qui pèse sur votre conscience, et la soif de justice qui vous tourmente plus ou moins, ou le chagrin de la perte de l'honnêteté et de la vertu, sortiraient d'ici avec vous; et qui sait si vous n'étancheriez pas cette soif avec du feu au lieu d'eau, c'est-à-dire par de nouvelles iniquités plutôt que par le repentir, et si, de cette manière, votre soif, qui peut encore s'apaiser, ne se changerait pas à la fin en cette soif brûlante et inextinguible dans laquelle un homme qui n'avait pas cherché à boire de l'eau de la grâce dans le temps de sa vie terrestre, cherchait, au delà du tombeau, pour sa langue, un doigt mouillé dans l'eau, mais le cherchait en vain.

Occupez-vous plutôt d'étancher, non la soif de la liberté extérieure, mais la soif de la délivrance intérieure des liens du péché et du crime. Ne laissez pas s'allumer en vous la soif brûlante du désespoir, mais, en l'éteignant par les larmes du repentir, courez à Jésus Christ, qui attend de vous, non l'indifférence dans la profondeur du mal et du désespoir, mais le repentir et l'espérance, *Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri*. Amen.

HOMÉLIE POUR LA RESTAURATION DU TEMPLE DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS CHRIST,

près la Maison de détention des débiteurs.

22 décembre 1853

«Car il m'a abrité dans sa demeure au jour de mes maux.» (Ps 26,5)

Le Roi et Prophète David a montré souvent, dans ses actions et dans ses paroles, un amour extraordinaire pour le temple de Dieu.

En disposant Jérusalem pour en faire la capitale du nouveau royaume, il y construisit, au lieu du tabernacle de Moïse, qui était détérioré par l'usage, un nouveau tabernacle dans lequel il transféra en grande pompe l'arche d'alliance de Dieu.

Il désirait vivement élever à Dieu un nouveau temple plus durable et plus magnifique que le tabernacle de l'alliance, et ce ne fut que par un ordre particulier de Dieu qu'il fut empêché de cette entreprise qui, par les décrets de Dieu, était réservée à son fils Salomon,

Et lorsque, en même temps que cette décision de Dieu sur le temple, le prophète Nathan annonça à David la haute bénédiction de Dieu sur sa postérité, son premier mouvement de joie fut d'entrer dans la maison de Dieu, et d'offrir une prière d'action de grâces,

Et dans des circonstances opposées à celle-ci, quand il souffrait, dans le jeûne et l'humiliation, de l'affliction du repentir de son péché et du chagrin de la maladie de son fils, dès qu'il apprit la mort de celui-ci, aussitôt *il changea de vêtements, et il entra dans la maison de Dieu* (II R 12,20) pour offrir au jugement de Dieu un sacrifice de soumission dans une prière dès lors exempte de tristesse.

Voici une des nombreuses expressions dans lesquelles il a manifesté son amour pour le temple de Dieu, et l'entraînement incessant de son cœur vers lui : *J'ai demandé une seule chose au Seigneur, et je la solliciterai : c'est de vivre dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie, de contempler la beauté du Seigneur, et de fréquenter son temple saint* (Ps 26,4).

Et voici l'une des causes par lesquelles David expliquait et justifiait son amour et son entraînement incessant vers le temple de Dieu : *Car il m'a abrité dans sa demeure au jour de mes maux*. Je désirerais, dit-il, passer tous les jours de ma vie dans la maison de Dieu, parce qu'au jour le plus malheureux de ma vie, le Seigneur m'a abrité dans sa demeure contre les maux qui me menaçaient, et m'a donné dans son temple la sécurité.

Qu'ils entendent cela, les hommes qu'assurément non un jour de prospérité, mais un jour *de maux* a enfermés dans les murs de cette maison. Le Prophète veut nous convaincre par sa propre expérience que l'on peut s'abriter contre le jour des maux, trouver un asile sûr dans le temple de Dieu, Et cet asile, vous voyez comment une sollicitude pieuse et philanthropique pour ceux qui sont dans le malheur l'a placé près d'eux et l'a embelli. Vous pouvez voir que l'on n'a pas songé seulement à préparer et à ouvrir un saint refuge pour ceux qui souffrent, mais qu'on s'est encore efforcé d'attirer, par *la beauté visible du Seigneur*, leurs cœurs vers la grâce invisible du Seigneur. Imités donc de David, si digne d'être imité, son amour pour le temple de Dieu. Vous qui êtes poursuivis par des jours de maux, réfugiez-vous ici pour y chercher des jours de consolation, de grâce et de paix. Plus vous accourez ici avec zèle, et plus sûrement vous trouverez la consolation, la grâce et la paix.

Peut-être demandera-t-on : Quand et comment cela a-t-il été que Dieu ait caché, au jour mauvais, David dans sa demeure ? – Il semble que l'on pourrait croire à la parole du Prophète sur ce qu'il sait par sa propre expérience, sans une investigation qui même n'est pas toujours possible, parce qu'il n'est pas rare que des événements très importants de la vie d'un homme soient secrets, inaccessibles à l'information, inconnus à l'histoire. Mais afin de porter, autant que possible, même *ceux qui sont lents de cœur à croire*, à la foi en la grâce du temple proclamée par David, cherchons l'événement correspondant à ses paroles dans sa biographie, au livre des Règnes. Après des jours de gloire, lorsque des victoires sur les ennemis l'eurent rendu cher au peuple et gendre de Saül, l'envie contre cette gloire amena des jours de maux, David apprit que l'on entourait sa maison pour le tuer, et il fut obligé de se dérober par la fenêtre. D'abord il se confia à la protection de Dieu en la personne et dans la demeure du prophète Samuel : et il fut protégé. En effet, lorsque les envoyés de Saül, et ensuite lui-même, s'approchèrent pour prendre David, l'esprit de Dieu leur suscita un délire dans lequel ils firent et dirent autre chose que ce

qu'ils avaient prémédité. Mais ensuite David trouva nécessaire de s'enfuir même de cet asile. Alors qu'en un *jour de maux*, nombreux il était sans maison, sans nourriture, sans armes, en danger de mort, dans l'absolue nécessité de cacher à son persécuteur même ses traces, il eut recours à l'assistance de la maison de Dieu : et il reçut une assistance extraordinaire. Le grand-prêtre Abimélech pria Dieu pour lui, et certainement il le fortifia par l'espérance d'être sauvé du danger; il n'hésita pas à violer la Loi pour lui en lui donnant cinq pains que, d'après la Loi, les prêtres seuls pouvaient manger; enfin, quoique la destination du temple ne fût nullement de préparer des armes pour qui que ce fût, cependant il s'y trouva aussi une arme pour David, l'épée de Goliath. Là-même le danger poursuivit encore David; mais le bouclier invisible de Dieu l'en garantit. Là se trouvait en ce moment le mal-intentionné Doëg, et il vit David; mais il ne vint pas à la pensée de Doëg d'en avertir Saül aussitôt, et, quand il l'avertit, la trace de David avait déjà disparu.

Sans aucun doute, ce n'est pas l'unique expérience, dans la vie de David, du secours de Dieu manifesté par le moyen du temple de Dieu; mais cette seule expérience même n'est-elle pas suffisante pour faire comprendre et pour justifier sa pensée et son sentiment : Je demande par-dessus tout au Seigneur de vivre dans la maison du Seigneur, car il m'a caché, et j'espère qu'à l'avenir il me cachera encore dans sa demeure au jour de mes maux ?

En voyant dans les vies des saints les merveilleux effets bienfaisants sur eux de la providence particulière de Dieu, et en croyant à la vérité des récits qui en sont faits, beaucoup cependant les considèrent comme des accidents inusités, survenant dans un monde particulier auquel nous n'appartiendrions pas. Ils disent : Cela est arrivé à des saints : pouvons-nous attendre rien de semblable ? Est-il possible d'attendre que Dieu me cache aussi dans sa demeure contre mes persécuteurs, contre mes privations, contre mes afflictions et mes chagrins ? Cela est possible pour toi aussi, ou n'est pas possible, selon que tu le voudras. Cela est possible si tu crois que Dieu, non seulement *aime les justes*, mais encore *exerce sa miséricorde sur les pécheurs*, et si, selon cette foi, tu t'efforces d'obtenir d'abord la miséricorde de Dieu, et ensuite même son amour. Cela n'est pas possible si, cette foi en la providence toute bonne et merveilleuse de Dieu, que tu sens en toi quand tu considères les saints, tu l'éteins en toi-même quand tu reportes tes regards sur toi. Tout est possible à Dieu : à toi, rien n'est possible sans Dieu; mais à toi aussi *toutes choses sont possibles par la foi* (Marc 9,25). Attache-toi par la foi à la toute-puissance de Dieu, et tu vaincras ton impuissance; et, sans cesser de te reconnaître pécheur, tu entreras avec les justes en partage des dons de la providence particulière et de la grâce de Dieu. Le juste Siméon entra avec foi dans le temple, et il obtint le bien suprême, il reçut dans ses bras Jésus Christ. Le pécheur publicain entra avec foi dans le temple, et il obtint la délivrance des maux de l'âme, qui sont pires que tous les maux extérieurs,

Du reste, en accourant avec foi au temple de Dieu, ne cherchez pas avec trop d'efforts la prompte cessation de tous les maux extérieurs. Cela n'a pas été donné même au juste David, et, pour un grand nombre, cela ne serait même pas utile. Dans l'intention de la providence de Dieu, la prospérité extérieure même doit nous conduire à Dieu par le chemin de la reconnaissance; mais sur ce chemin agréable, beaucoup sommeillent et oublient où ils doivent aller; et, au contraire, les afflictions et les persécutions extérieures doivent nous pousser vers Dieu par le chemin de la connaissance de nos infirmités et de tout ce qui nous manque, par le chemin de l'humilité, afin que l'homme puisse à la fin confesser par expérience : *Il est bon pour moi que tu m'aies humilié* (Ps 118,71),

Que le pécheur cherche, dans le temple, à se dérober aux poursuites de sa conscience dans l'asile de la pénitence.

Que l'affligé entre dans le temple pour transformer son affliction en prière, et il pourra arriver à dire avec le Prophète : *Selon la multitude de mes douleurs dans mon cœur, ta consolation a réjoui mon âme* (Ps 93,19).

Que chacun apporte au temple, comme un sacrifice, et livre à Dieu sa volonté. Plus nous livrerons, plus nous recevrons. Livrons-nous entièrement à Dieu par la foi, comme en holocauste dans le feu de l'amour de Dieu, et nous recevrons fidèlement l'héritage tout entier de la nouvelle vie et de la béatitude éternelle. Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DU TEMPLE
DE SAINTE MARIE MADELEINE ÉGALE AUX APÔTRES,
près de l'école de Commerce.

1854

«Pères, ne provoquez point vos enfants à la colère, mais élevez-les en les corrigeant et les instruisant selon le Seigneur.» (Ep 6,4)

N'est ce pas aussi ce qui se fait ici, que ce que le saint apôtre Paul commandait dans les paroles qui viennent d'être prononcées ?

Cette maison est instituée pour y réunir des enfants de l'une des classes de la société, pour les y former par un enseignement correspondant aux exigences de leur condition, pour y compléter d'une part l'œuvre des soins de leurs parents, pour y suppléer d'autre part à ces soins par la sollicitude des professeurs et des gouverneurs. Et que de plus il y ait encore l'intention *d'élever ces enfants en les corrigeant et les instruisant selon le Seigneur*, c'est ce dont peut témoigner le temple du Seigneur élevé près la maison d'éducation.

Qu'ai-je donc à dire après cela ? Louer et me taire ? Je ne pense pas que par là mon devoir fût accompli,

Une bonne intention est un bon fondement d'une bonne œuvre, Mais quand on a posé un solide fondement, alors encore tout n'est pas construit. Après la bonne intention doit suivre le souci de son fidèle accomplissement. Le souci doit exciter à la réflexion.

De notre temps, l'importance de l'éducation pour toute la suite de la vie est comprise et reconnue mieux que dans d'autres temps. Le nombre des écoles comme moyens d'éducation, et le nombre des élèves, par la protection d'une Administration éclairée, par l'émulation des particuliers, augmentent de jour en jour. Pour une multitude réunie d'élèves, on réunit beaucoup d'instituteurs : il n'est même pas rare que pour un seul élève on appelle plusieurs instituteurs. Le très-pieux AUTOCRATE apporte avec prévoyance une attention particulière à l'éducation morale, et, comme en étant la base, à l'éducation religieuse. Mais tous suivent-ils assez fidèlement cette impulsion ? L'éducation savante, l'éducation professionnelle, l'éducation brillante n'attirent-elles pas trop vivement à elles les soucis de quelques éducateurs et de quelques élèves par des vues d'avantages extérieurs, de profits, de gloire, de plaisir ? C'est pourquoi il n'est pas superflu, pensé-je, de rappeler aux parents et aux éducateurs des enfants l'enseignement de l'Apôtre : *Élevez en corrigeant et en instruisant selon le Seigneur*. C'est-à-dire : Par la parole et par l'action, dirigez les enfants vers la vie religieuse et honnête selon l'enseignement de Jésus Christ.

Nous paierons notre dette d'estime au savoir et à l'érudition. Nous dirons, si vous voulez, que les hommes qui possèdent des connaissances profondes dans les sciences de la nature, de l'humanité et de la société humaine, sont les yeux de la nation. Cependant, de même que chaque membre du corps n'a pas besoin d'être un œil, ainsi chaque membre de la société n'a pas besoin d'être un savant. Mais les reproches répétés faits à l'ignorance et les éloges accordés à l'instruction comprise d'une manière indéterminée ont fait naître dans quelques hommes l'idée exclusive que l'éducation digne de son nom est uniquement scientifique; qu'élever, c'est enseigner les sciences; qu'il faut considérer comme élevé celui qui a suivi un certain nombre de cours scientifiques. C'est adresser l'éducation plutôt à la tête qu'au cœur et à tout l'homme. Heureux le disciple si son instituteur dans la foi réussit à semer en lui la semence de la doctrine spirituelle plus profondément que les autres instituteurs les semences des doctrines mondaines, et si la semence spirituelle est nourrie par les exercices de piété de la maison et de l'église, sous l'influence d'une bonne direction et d'un bon exemple ! La science divine purifiera, fortifiera et sanctifiera les sciences humaines, et les rendra plus usuelles pour l'utilité privée et publique, parce que *la piété, comme dit l'Apôtre, est utile à tout, allant la promesse de la vie présente et de la vie future* (1 Tim 4,8). Mais si la piété, quoiqu'on en expose les règles, n'est pas établie dans l'âme elle-même du disciple comme base des connaissances humaines, celles-ci ne seront pas assises sur une vraie base; des connaissances mal fondées ne servent pas à la bonne direction de la vie, et cependant elles enorgueillissent ordinairement; celui qui est orgueilleux d'une science et d'une éducation imaginaires, se place le plus souvent au-dessus de sa condition. De là proviennent des hommes qui ne se réconcilient pas avec la pauvreté, ne s'accordent pas avec la médiocrité, ne conservent pas la modération dans l'abondance; qui sont altérés d'élévation, d'éclat, de jouissance; qui se désenchantent par la satiété aussi bien que par l'impossibilité de trouver des aliments à leurs passions; qui sont toujours mécontents; qui aiment les changements

et non la constance, et qui, en poursuivant des rêves, jettent le désordre dans la réalité présente et future,

Les savants eux-mêmes ont reconnu qu'une éducation savante n'est pas toujours à sa place ni applicable avec utilité, particulièrement dans les conditions moyennes et inférieures de la société, puisqu'ils en ont distingué et se sont efforcés d'organiser séparément, pour ces conditions, l'éducation professionnelle, c'est-à-dire appropriée aux professions de ces conditions, à l'agriculture, aux métiers, aux arts, à l'industrie et au commerce. Pensée sage moyennant une sage exécution. Du reste, ce n'est pas à moi de raisonner là-dessus. Mon devoir est de rappeler, – de rappeler, dis-je, parce que je pense qu'il n'est pas besoin de démontrer, – que l'éducation professionnelle ne peut qu'avec le secours de l'éducation religieuse et morale former des agriculteurs, des artisans, des industriels, des commerçants laborieux, honnêtes, capables de s'arranger une bonne position et d'être des membres utiles de la société.

Que dire de l'éducation brillante, de l'éducation des enfants par les arts d'agrément ? Par bonheur, je peux maintenant dire quelque chose en faveur de cette branche de l'éducation d'après une expérience rapprochée. Nous avons entendu ici de jeunes élèves prendre part aux chants de l'Église. Voilà une application d'un art d'agrément à l'éducation, qui est digne d'éloge et d'encouragement. L'exercice dans le chant d'église, et dans les chants qui s'en rapprochent par le sens spirituel et moral, conduit à l'utilité par le chemin du plaisir; il adoucit le cœur, mais ne l'amollit pas comme d'autres genres de chant; il éveille et nourrit les sentiments élevés, et non les passions; en occupant une âme innocente, non seulement il n'en diminue par l'innocence, mais encore il la sanctifie. Nous ne cacherons pas notre désir, – sans nous arrêter à considérer s'il est applicable, – que ce plaisir pur passât, par l'habitude, de l'éducation dans la vie, et que les chrétiens, comme cela était autrefois, non seulement à l'église, mais aussi dans leurs maisons, selon l'enseignement de l'Apôtre, *s'entretenissent entre eux de psaumes, d'hymnes et de cantiques spirituels, chantant et célébrant le Seigneur du fond de leurs cœurs* (Ép 5,19).

Ce n'est pas ce que veut la coutume du siècle. Il emploie les arts d'agrément dans l'éducation de telle sorte que, – expliquons-nous avec autant de discrétion que possible, – ils paraissent des fleurs qui ne rapportent pas de fruits, et auxquelles sont jointes des épines qui blessent agréablement. Sur cet objet, le sentiment religieux, le pur sentiment moral et la sagesse expérimentée doivent être soigneusement appelés au conseil, sur le point de savoir sous quel aspect et dans quelle mesure admettre l'agréable, pour que sous son couvert ne s'insinue pas le nuisible, – la mollesse, la dissipation, la passion des plaisirs sensuels.

Le monde se représente les amusements comme une nécessité de la vie presque égale à celle du travail, de la nourriture et du repos. Il pense vivre quand il joue. Non, mes frères, la vie n'est pas un jeu, mais une affaire importante. La vie terrestre a été donnée à l'homme pour en tirer, par le bon usage de sa libre volonté, par la force de la grâce de Dieu, sa félicité éternelle. Celui qui a compris cette affaire et s'en occupe comme on le doit, celui-là aura peine à trouver beaucoup de temps pour le jeu et les amusements.

Et c'est pour cela que l'Apôtre, dans sa prévoyance et sa sollicitude de notre bien, nous recommande d'enseigner et d'apprendre cette affaire le plus tôt possible, dès la jeunesse, dès l'enfance. *Élevez en corrigeant et en instruisant selon le Seigneur.*

Parents et enfants, éducateurs et disciples ! réfléchissez, et n'oubliez pas que les études humaines préparent à la vie temporelle, mais qu'elles ne peuvent la rendre heureuse sans le secours de l'enseignement du Seigneur, tandis que l'enseignement du Seigneur prépare il la vie éternelle et bienheureuse; et puisse Dieu nous trouver tous dignes d'y atteindre par un chemin court ou long, mais droit et sûr ! Amen.

HOMÉLIE POUR LA CONSÉCRATION DU
TEMPLE DE SAINT-ÉTIENNE, ÉVÊQUE DE PERM,
près de la maison du premier gymnase de Moscou.

3 octobre 1854

«Or, les princes des prêtres et les scribes, voyant les prodiges qu'il opérait, et les enfants qui criaient dans le temple et disaient : *Hosanna au Fils de David*, furent indignés.» (Mt 21,13)

Quel étrange phénomène dans le temple de Jérusalem ! Le Christ, Roi doux et tutélaire, entre dans le Temple, opère des prodiges bienfaisants, donne aux boiteux la faculté de marcher droit, la vue aux aveugles, et l'on s'en indigne. Les enfants le saluent pieusement : *Hosanna au Fils de David*, et l'on s'en indigne. Et qui donc ? Les princes des prêtres et les scribes, gens qui, assurément, pouvaient plus facilement que les enfants reconnaître le Christ, et mieux qu'eux juger de quel respect et de quelle glorification il était digne.

Le Christ Sauveur condamnait l'impiété des princes des prêtres et le peu de bon sens des docteurs, et justifiait la sagesse des enfants en prouvant par la Sainte Écriture non seulement que la louange des enfants était juste, mais encore que leur action était l'œuvre de la providence de Dieu, puisque, plusieurs siècles auparavant, elle avait été prédite par l'Esprit de Dieu : *N'avez-vous jamais lu que c'est de la bouche des enfants, et de ceux mêmes qui sont à la mamelle, qu'il a tiré une louange parfaite* (Mt 21,16) ?

Grâce à Dieu, ce n'est pas aujourd'hui dans ce temple la même chose qu'autrefois dans celui de Jérusalem ! Nous avons entendu ici des enfants et des jeunes gens chanter un seul et même hymne de louanges avec les enfants de Jérusalem, seulement avec une plus grande évidence de la vérité : *Je crois en un seul Seigneur Jésus Christ, Fils de Dieu, – incarné, pour notre salut, dans le sein de la Vierge Marie, – dont le règne n'aura pas de fin : hosanna au plus haut des cieux !* et personne n'a songé à s'indigner; mais au contraire, les hommes réfléchis se réjouissent assurément de ce que des enfants chrétiens savent et proclament des vérités plus hautes que celles auxquelles ont jamais atteint les sages non chrétiens. Des protecteurs de la vraie sagesse ont érigé ce temple pour que les enfants et les jeunes gens viennent ici, par la foi et par la prière, à la rencontre du Christ dès aujourd'hui présent ici par sa grâce, pour qu'ils le reconnaissent il sa parole, pour qu'ils grandissent dans cette connaissance, et pour qu'ils le glorifient d'une gloire digne de lui.

Je retourne à l'évènement de Jérusalem. Comment put se produire cette chose inattendue que les enfants de Jérusalem se montrassent plus avancés dans la connaissance de la foi que les princes des prêtres et les docteurs ? – La pensée du Christ et l'attente de son avènement, avant le temps de cet avènement, étaient fort répandues non seulement parmi les orthodoxes, dans l'Église de l'Ancien Testament, mais même parmi ceux qui n'étaient pas orthodoxes. La Samaritaine dit avec conviction : *Je sais qu'un Messie viendra, appelé le Christ; quand Celui-ci viendra, il nous annoncera toutes choses* (Jn 4,25). Et il est remarquable que, chez elle, évidemment, l'idée du Christ n'est pas aussi grossière que chez beaucoup de juifs charnels : elle ne se le représente pas comme un roi terrestre et conquérant, mais comme le guide le plus parfait vers la véritable connaissance et la véritable adoration de Dieu. Si la Samaritaine, qui n'était pas orthodoxe, qui avait eu, comme le lui reprocha le Seigneur, cinq maris, et en avait encore un sixième sans le nom de mari légal; – si une femme à laquelle il était d'autant moins aisé de trouver la sagesse spirituelle qu'elle était plus adonnée à la sensualité, était cependant si peu ignorante au sujet du Christ, ne faut-il pas supposer que les Juifs orthodoxes ses contemporains le connaissaient mieux encore, eux qui n'étaient point aveuglés par les passions et les vices qui la dominaient ? Ainsi donc, les enfants de Jérusalem avaient pu, à Jérusalem, apprendre de bons pères et de bonnes mères la même chose que disait la Samaritaine près du puits de Jacob : *Un Messie viendra, appelé le Christ; – il nous annoncera toutes choses*. Et quand ils entendaient dire encore que Jésus avait paru, qui annonçait le royaume de Dieu et les mystères de Dieu, quoique ce ne fût pas sans paraboles, qui montrait le chemin du bonheur, appelait à la pénitence et pardonnait les péchés, exigeait la foi et opérait sur les croyants des prodiges salutaires, guérissait les incurables, chassait les esprits méchants, ressuscitait les morts, et par là montrait en lui une puissance divine, alors c'était assez même d'une intelligence d'enfant, non encore arrivée à la maturité, pourvu que le cœur ne fût pas encore obscurci par les passions, pour reconnaître dans la personne de Jésus le Christ attendu, jusqu'alors inconnu. Mais quand ils apprirent que Jésus

s'avançait vers Jérusalem, quand ils virent le chemin de Jérusalem et les rues de Jérusalem remplis de peuple allant à sa rencontre et l'accompagnant avec des acclamations triomphales, alors, pour prendre part plus facilement à ce triomphe, ils s'élançèrent dans le Temple non encore occupé par le peuple, et là, se formant en une troupe distincte et en un chœur d'enfants, ils acclamèrent le Seigneur entrant dans le Temple : *Hosanna au Fils de David !* Peut-être même quelques-uns *des principaux*, qui croyaient en lui, mais qui, à cause du pharisiens, ne le confessaient pas, de peur d'être chassés de l'assemblée (Jn 12,42), envoyèrent-ils, de leur autorité paternelle, se joindre à cette troupe leurs propres enfants, afin de soulager, ne fût-ce que par eux, leur conscience par la confession du Christ, avec moins de danger de la part des pharisiens, contre la sévérité desquels leur jeunesse protégeait ces confesseurs.

Ceux qui m'entendent ne pensent-ils pas en ce moment : A quoi bon ici cette discussion sur des enfants et des parents hébreux ? Mais à moi, il me semble qu'elle n'est pas déplacée, et, peut-être, pas inutile. Elle est liée avec la sollicitude sur les enfants et les parents chrétiens.

Ne conviendrez-vous pas avec moi que sages et heureux furent ces parents hébreux qui, ayant reçu par l'Écriture et la tradition quelque connaissance de la venue du Christ et attendant avec foi son avènement, s'efforcèrent d'allumer de bonne heure en leurs enfants quelque lumière de cette connaissance, et d'échauffer leurs cœurs de cette foi ? Leurs efforts produisirent un très beau fruit : leurs enfants devinrent, dans un âge encore peu avancé, d'excellents prédicateurs de la gloire du Christ. Convenez donc aussi qu'ils sont sages, et qu'ils doivent être heureux, les parents chrétiens, et de même aussi les guides d'enfants chrétiens, qui s'efforcent de donner aux enfants, d'aussi bonne heure que possible, de simples mais pures et claires idées de Dieu et du Christ, et d'éveiller dans leurs cœurs le sentiment de la piété, de la foi et de l'amour envers Dieu et le Christ. Hâtez-vous de semer la semence de la parole de Dieu dans la terre du cœur arrosée de l'eau vive du saint baptême et non encore envahie par l'ivraie du péché volontaire et les épines des pensées fausses et frivoles. N'est-elle pas évidente ici, l'espérance d'une bonne croissance de la semence et d'un fruit abondant ? De même que l'ivraie et les broussailles, croissant les premières, étoufferaient le froment, ainsi le froment, grandissant et se fortifiant le premier, empêchera l'ivraie et les broussailles de s'élever et de se fortifier.

Heureux furent les enfants hébreux qui trouvèrent la rare occasion d'offrir dans le temple de Jérusalem une *louange parfaite* au Christ, immédiatement, avec une approbation immédiate de sa part : car leur louange ne fut pas autre chose qu'un bienheureux enthousiasme de la foi. Pourquoi vous aussi, enfants chrétiens, ne seriez-vous pas également heureux, si ce n'est plus ? Je ne dis pas que vous pouvez avoir l'occasion, – non, mais que vous avez constamment la facilité, ici, dans le temple, où notre Seigneur Jésus Christ vient pour accomplir sa promesse *d'être au milieu de ceux qui sont réunis en son nom*, et pour être *immolé et donné comme nourriture aux fidèles*, – qu'ici vous avez constamment la facilité de l'accueillir et de crier vers lui d'un cœur croyant, avec l'Église : *Béni soit Celui qui vient; – hosanna au plus haut des cieux !* Et il n'y a pas de doute qu'il ne vous couvre de sa grâce, et, selon la mesure de votre foi, qu'il ne vous récompense par une sainte joie dans le cœur. Seulement, je vous le répète, ce sera selon la mesure de votre foi. Ce n'est pas assez de s'approcher de Dieu des lèvres; ce n'est pas assez de mettre dans sa mémoire l'enseignement sur Jésus Christ, et de n'en faire que l'usage d'une leçon apprise par cœur : il faut qu'à la connaissance et à la pensée de Dieu se joigne inséparablement le sentiment de sa présence, le respect profond pour sa majesté, le désir d'être agréable à sa sainteté. La connaissance du Christ Sauveur ne sera efficacement salutaire pour nous qu'autant que surveillant nos imperfections et nos défauts, nous serons intérieurement, profondément convaincus que sans lui nous ne sommes que faiblesse, obscurité, néant, qu'il est *la voie* de notre vie, et *la vérité* et la lumière de notre esprit, et *la vie* de notre cœur, et qu'en conséquence de ces convictions, nous courrons avec zèle et activité à la rencontre de sa lumière et de sa vie bienfaisantes, par la voie de l'accomplissement de ses commandements. C'est ainsi que Jésus Christ *habite par la foi dans les cœurs* (Ép 3,17), et qu'alors sont vraiment *bienheureux ceux qui croient* et qui aiment leur Seigneur. Amen.

HOMÉLIE POUR LA CONSÉCRATION
DU TEMPLE DE LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ,
au monastère de la Conduite de la Sainte Trinité.

1er octobre 1855

« *Si ce n'est pas le Seigneur qui construit la maison, en vain ont travaillé ceux qui la construisent, dit le cantique inspiré de Dieu* » (Ps 126,1).

La parole de l'Esprit de Dieu exprime, sans aucun doute, la vérité exacte et incontestable.

Ainsi donc, s'il est réellement vrai qu'une maison ne se construise heureusement et solidement qu'avec l'aide de Dieu, sous la protection de sa providence, avec sa bénédiction, avec son secours, il est également juste, il la vue d'une maison heureusement et solidement construite, de dire : Il est évident que *Dieu a construit* cette maison, *puisque ceux qui l'ont construite n'ont pas travaillé en vain*; il est évident qu'à cette œuvre ont été accordés la bénédiction de Dieu et le secours de Dieu.

Nous voyons ici non seulement une maison, mais encore des maisons parfaitement construites; non seulement des maisons pour la demeure des hommes, mais encore une maison de Dieu, la maison de la prière, des mystères et de la gloire de Dieu, et non plus seulement une maison de Dieu, mais bien quatre autels érigés pour l'offrande à Dieu de la Victime propitiatoire, non sanglante, mais vivante et vivifiante. Comment donc ne pas penser, et ne pas dire, selon la pensée du saint psalmiste : Il est évident que le *Seigneur a construit* tout cela; il est évident que sa bienfaisante providence et son secours ont contribué à ce que *ceux qui ont construit n'ont pas travaillé en vain*; il est évident que sur ce lieu reposent sa bénédiction et sa protection.

Nous devons être encore plus confirmés dans ces pensées si nous rappelons à ceux qui le savent, et si, à ceux qui ne le savent pas, nous montrons une assez longue chaîne d'événements, composée en grande partie de faits inattendus qui ont rendu possible la fête que nous célébrons ici aujourd'hui, avec l'espérance, pour ce lieu, de jours heureux et prolongés.

Il y a vingt-neuf ans, un vieillard vint en ce lieu, ermite chargé d'années, et avec lui quelques vierges et quelques veuves qui se trouvaient sous sa direction spirituelle. C'étaient des oiseaux privés de nid, des brebis n'ayant pas de bercail. La bienfaisante propriétaire de ce lieu leur offrit cette terre pour s'y établir. L'ermite lui-même fut effrayé de la sauvagerie de ce lieu où il ne voyait que bois et marais, et qui n'offrait aucune ressource pour se procurer les nécessités de la vie. Il alla chercher d'autres lieux; mais ceux-ci lui présentèrent des inconvénients plus graves sous le rapport du calme de la vie spirituelle. Ainsi ce lieu fut accepté comme un don du destin, qui ne paraissait pas avantageux, mais qu'il n'était pas possible de refuser.

Mais qui était ce vieillard ? Qui étaient ces vierges et ces veuves formant sous sa conduite une communauté pieuse, mais n'ayant pas de couvent ? – Ils n'étaient pas nés dans cette contrée; ils n'avaient pas vécu dans cette contrée : un destin imprévu les avait jetés ici des extrémités lointaines de la Sibérie. Cette circonstance était la conséquence d'autres circonstances.

Dans la seconde moitié du siècle dernier, vivait en ermite, dans les forêts de Briansk, le prêtre-moine de pieuse mémoire Adrien (devenu plus tard l'austère anachorète Alexis) avec quelques disciples. Vers eux vint un jeune et, noble guerrier qui avait reconnu la vanité de la vie du monde; il fut captivé par leur genre de vie, et il ressentit un grand désir de s'attacher à eux. Les inquiétudes que leur suscitérent des gens malintentionnés et une attaque de brigands furent les causes pour lesquelles ils se transportèrent dans la partie nord-ouest de leur pays, au monastère de Konieff, dont Adrien fut nommé supérieur. Là, l'ex-guerrier Zacharie entra en religion sous le nom de Zosime, et il passa dix ans, partie dans la communauté, partie dans la solitude érémitique. Mais lorsque Adrien, par amour du silence, quitta la dignité de supérieur et le monastère de Konieff, alors, suivant ses conseils, Zosime, avec un autre moine pieux nommé Basilisc, qu'il regardait comme son ancien, alla chercher la solitude dans les forêts de la Sibérie, et y passa vingt ans et plus.

Dans le royaume de la grâce du Christ Sauveur, il n'est pas rare qu'on puisse observer qu'au milieu de leurs luttes secrètes, il allume dans les âmes élues la lumière de la grâce; mais ensuite il agit selon son principe, exprimé dans l'Évangile, de ne pas cacher la lampe sous un boisseau, mais de l'utiliser pour en éclairer aussi les autres. On peut remarquer cela aussi dans la vie des religieux Basilisc et Zosime.

Basilisc vivait, sans en sortir, dans la solitude du désert. Zosime était quelquefois obligé de parcourir les villages pour s'y procurer les choses indispensables à la vie, et, par conséquent, d'avoir des relations avec les hommes. Il rencontra des âmes fatiguées et accablées dans le monde, cherchant le repos spirituel et éprouvant le besoin de sa direction. Sur leurs instances répétées, avec la permission de son ancien Basilisc, Zosime les recevait sous sa direction; et ce fut de cette manière que commença, dans le fond de la Sibérie, la communauté que nous voyons ici aujourd'hui.

Comment donc vint-elle ici ? – Elle sentit la difficulté de vivre sur la terre étrangère, sans église, sans prêtre, sans relation régulière avec une autorité spirituelle : le moine Zosime, excité par la philanthropie spirituelle, entreprit et accomplit deux fois le voyage de Pétersbourg pour s'adresser au très-saint Synode, et il obtint pour cette communauté le monastère abandonné de Tourinsk, recevant en même temps la commission de le remettre en ordre. Plus cet arrangement promettait de succès, plus fut grande la fureur de l'ennemi du salut du genre humain pour y opposer les plus grands obstacles. Il éveilla en quelques-uns la passion de l'autorité : de là naquirent des dissensions et des intrigues; elles donnèrent lieu à un jugement : le jugement fut faussé par la protection, et les sœurs de la communauté qui restèrent fidèles à la direction du moine furent obligées de s'éloigner avec lui, et se rendirent à Moscou, puis ici, comme des oiseaux privés de nid, comme des brebis n'ayant pas de berceau.

De ce moment, les circonstances pénibles commencent à se convertir en circonstances consolatrices.

Une pauvre demeure fut disposée ici pour la communauté; mais il n'y avait point de moyens de subsistance; il n'y avait point d'enceinte solide; il n'y avait point d'église. Zosime fut obligé de se rendre à Moscou pour y chercher l'indispensable. Quelqu'un lui demanda : Pourquoi ne restes-tu pas dans ta solitude, et viens-tu chercher le tumulte de la ville ? Il répondit : Il m'est plus facile de supporter cela, à moi qu'à des vierges consacrées à Dieu. Cette parole spirituellement philanthropique trouva une oreille spirituellement philanthropique. Un homme pieux, auquel Dieu avait accordé une richesse honnêtement acquise, et qui en distraitait généreusement une partie pour la construction et l'ornementation des temples de Dieu, et pour des bienfaits aux communautés religieuses et au prochain nécessiteux, – nous ne taisons pas son nom, puisque Dieu l'a rappelé à lui depuis peu, et qu'il n'a plus besoin de se garder de la gloire humaine, – le serviteur de Dieu Siméon, résolu de délivrer des vierges consacrées à Dieu de la nécessité de s'exposer souvent au tumulte de la ville pour subvenir à leurs besoins. Il fournissait à la communauté tout ce qui lui était nécessaire, dès qu'il en était informé; il construisit pour elle des édifices suffisants et solides qu'il entourait d'une enceinte; il lui donna une terre qui pût toujours fournir des moyens d'existence aux sœurs de la Communauté.

Une église était indispensable à une Communauté spirituelle, et cependant, n'étant qu'une institution privée, elle ne pouvait pas la demander légalement. Le doigt de Dieu la montra à la pieuse Princesse Impériale Thomara, et celle-ci, par le droit de son rang, ayant obtenu du très-saint Synode l'autorisation de construire une église pour elle, et l'ayant construite avec le concours d'autres personnes pieuses et bienfaitrices, fit don à la communauté de ce trésor céleste sur la terre, après quoi il ne fut plus difficile de lui obtenir une existence légale reconnue, confirmée par la bénédiction du très-saint Synode et par le Pouvoir Suprême.

Cependant, comme l'église construite par la princesse n'était pas grande et parut insuffisante, voilà qu'à la fin le serviteur de Dieu Siméon, d'impérissable mémoire, en tripla la structure et l'étendue, et fit plus qu'en tripler la beauté.

Glorifions Dieu qui prépare de différentes manières, merveilleusement, au delà de notre intelligence et de notre espoir, les voies de la paix et du salut aux hommes, selon leur foi et leur zèle du bien; qui donne un instituteur aux ignorants, du secours aux délaissés, un toit à ceux qui sont sans asile, un refuge aux persécutés; qui *fait habiter dans une même maison ceux qui ont un même esprit* (Ps 67,7); qui donne à ceux qui sont dénués de tout, tout ce qui leur est nécessaire, par l'entremise de la compassion de ceux qui sont dans l'abondance, et à ceux qui sont dans l'abondance le gage d'une meilleure acquisition céleste, dans leurs œuvres de philanthropie et dans les prières de ceux qui ont reçu leurs bienfaits.

Que personne n'espère en soi-même.

Que personne ne désespère de la bonté de la Providence de Dieu.

Pauvre, affligé, persécuté, ne te prive pas toi-même de la foi et de la patience, et cherche sans cesse le Seigneur, quoique en apparence il se cache. *Ceux qui cherchent le Seigneur ne seront pas privés de tout bien.* (Ps 33,11).

Délivrés de la persécution, de l'affection, de la pauvreté, ne vous endormez pas dans votre repos. Le repos vous a été donné pour la bienfaisance sans empêchement et le libre service de

Métropolitaine Philarète de Moscou

Dieu : en négligeant cela, vous détruisez vous-mêmes votre repos. Remerciez sans cesse Dieu, le Bienfaiteur suprême, et en lui aussi les bienfaiteurs terrestres, les bons serviteurs de sa bonté. Le cœur reconnaissant envers Dieu est un vase ouvert à sa grâce. Amen.

HOMÉLIE POUR LA CONSÉCRATION DU TEMPLE DU BIENHEUREUX
ALEXIS, HOMME DE DIEU,
au monastère de la Passion.

24 octobre 1855

Je ne sais si c'est une pensée particulière qui a dirigé l'intention de consacrer au nom du bienheureux Alexis, homme de Dieu, un temple érigé au-dessus de la porte d'un monastère; mais à cette porte je rencontre des pensées devant lesquelles il serait inexcusable de passer sans attention.

Le juste Alexis vécut dix-sept ans à la porte de la maison paternelle, dans une cabane, dans la pauvreté, dans l'éloignement volontaire de ses parents quoiqu'il vit de temps à autre son père et qu'il entendît la voix de celle qui avait été sa fiancée, – dans le jeûne et l'usage des aliments secs quoiqu'il reçût une bonne nourriture de la table de son père, – au milieu des humiliations et des outrages des esclaves dont il aurait pu être le maître s'il n'avait refusé l'héritage terrestre pour l'héritage céleste. Et cette manière de vivre fut une bénédiction, non seulement pour la maison de son père, mais encore pour toute la ville de Rome.

Ici, on offre au juste Alexis, non plus une pauvre cabane à la porte d'une maison magnifique, mais un temple magnifique au-dessus de la porte d'un pieux monastère, non pour quelques années, mais pour des siècles : personne n'ose l'humilier, mais tous reconnaissent sa sainteté, lui apportent un hommage respectueux, recherchent sa protection.

Viendra-t-il ? Consentira-t-il à habiter ici ? Croyons que, par la foi, par les prières de l'Église, par la volonté de Dieu admirable dans ses saints, l'homme de Dieu visite invisiblement aujourd'hui, et visita ce temple avec bienveillance et bienfaisance autant qu'il n'y aura rien ici de contraire à sa sainte habitation auprès de la pieuse maison d'Euphimiens.

Si nous pouvions ouïr maintenant le bienheureux Alexis, nous entendrions, je pense, quelque chose de semblable à ce qui suit :

«Vous désirez m'avoir pour gardien au-dessus de la porte de votre monastère: par amour pour mon Seigneur, le Pasteur céleste des âmes, je désire être le gardien de ses vraies brebis; soyez donc des brebis sans tache de son troupeau béni. Écoutez la voix du Pasteur céleste et des surveillants établis par lui. Attachez-vous au bercail à l'enceinte abritée de tout danger de l'Église orthodoxe. Ne quittez pas le pâturage spirituel qui vous est propre, pour les pâturages étrangers des jouissances sensuelles du monde.

Il me fut agréable d'être une sentinelle spirituelle à la porte de la maison paternelle, parce qu'en elle, dans les âmes d'Euphimiens, d'Aglaé et de leur bru, étaient amassés et se conservaient les trésors de la prière mystérieuse, de la foi et de la vertu. Amassez, vous aussi, de pareils trésors, qui soient dignes de la garde d'une sentinelle céleste. Mais si, par votre négligence, il n'y a rien de bon de déposé dans les trésors de vos âmes, ou si ce qui s'y trouve vient à être dissipé par vous ou dérobé par les esprits du mal, à quoi bon une sentinelle pour des trésors vides ? Ne doit-elle pas abandonner une garde inutile ?

Auprès d'une riche maison, je suis demeuré dans la pauvreté qui m'était chère. Jugez s'il me serait agréable de demeurer là où des personnes qui ont fait vœu de pauvreté ou qui s'y préparent, songeraient à l'abondance, à la superfluité, à des biens imaginaires nombreux, amassés pour des années nombreuses.

Moi qui ai tant aimé les douceurs du jeûne, me serait-il agréable de m'approcher de personnes desquelles sortirait l'odeur étouffante d'un corps surchargé par l'intempérance ?

Moi qui ai été habitué à me cacher à mes parents, malgré leur voisinage, pour appliquer mon attention à mon âme et à Dieu, pourrais-je ne pas m'éloigner de personnes qui ne feraient attention ni à leur âme ni à Dieu, qui aimeraient à franchir l'enceinte du silence pour chercher des parents et des connaissances, et avec eux, la plupart du temps, la distraction et la frivolité ?

Moi qui ai reçu avec patience et amour les offenses de mes esclaves, comment pourrais-je avoir des communications avec des personnes qui n'observeraient pas la patience dans leurs relations avec leurs sœurs, et qui répondraient par le murmure aux justes remontrances de leurs supérieurs ?»

Que celles qui habitent ce couvent songent avec attention à ce que leur dit le bienheureux Alexis, homme de Dieu, appelé aujourd'hui à habiter dans ce temple, et qu'elles s'efforcent de se disposer tellement qu'elles puissent l'avoir pour gardien bienfaisant et conservateur de leur couvent, pour protecteur de leurs âmes et pour appui de leur salut. Amen.

HOMÉLIE POUR LA CONSÉCRATION DU TEMPLE DE LA SAINTE GRANDE-MARTYRE BARBE,

près de la maison des orphelins de Sainte-Barbe.

1er novembre 1855

Le saint psalmiste, dans un long psaume rempli de l'esprit de prière, de l'amour de Dieu et d'un enseignement spirituel, après cette invocation suppliante à Dieu : *Donne-moi l'intelligence, et je m'instruirai dans tes commandements*, s'écrie avec une certaine soudaineté, comme éclairé d'une lumière inattendue : *J'ai compris, Seigneur, que tes décrets sont justes* (Ps 118,73,75).

Il paraît qu'auparavant, en considérant sa vie et certains événements, il était dans la perplexité sur les décrets de Dieu. Il paraît qu'il avait rencontré des faits sur lesquels sa raison ne savait que demander de quelle manière, d'après quoi et pourquoi cela avait été ordonné ou permis par la Providence divine, et quelle était en cela la justice des décrets de Dieu, mais sans savoir donner de réponse à cela. Comment donc s'est éclairée son ignorance, et se sont résolus ses doutes ? – Il n'a pas prétendu pénétrer les secrets des jugements de Dieu; il a désiré seulement *s'instruire dans les commandements* de Dieu, comprendre suffisamment la volonté de Dieu, pour plaire à Dieu, et c'est ce qu'il a demandé : *Donne-moi l'intelligence, et je m'instruirai dans tes commandements*. Et cette prière simple, humble, lui a obtenu une lumière qui l'a éclairé, non seulement de la connaissance des commandements de Dieu et de la volonté salutaire de Dieu, mais encore de la révélation des secrets et de l'intelligence de la justice cachée des jugements de Dieu : *J'ai compris, Seigneur, que tes décrets sont justes*.

Cette expérience spirituelle d'un saint homme nous donne des enseignements dignes d'une profonde attention.

Ne te trouble pas quand tu rencontres des faits tristes ou affligeants, et que tu ne comprends pas comment ils ont été permis par la providence de Dieu, et comment les accorder avec la justice et la bonté de Dieu. Ne pense pas qu'il n'y ait plus de justice de Dieu là où ton œil grossier ne l'aperçoit pas.

Ne t'efforce pas de pénétrer les mystères des décrets de Dieu. Les saints eux-mêmes n'ont pas eu cette hardiesse,

Comprends ce qu'il est possible et nécessaire de comprendre avant le reste, et nommément que ta raison seule n'est pas suffisante, non seulement pour pénétrer les secrets des jugements de Dieu, mais encore pour comprendre les commandements de Dieu dans toute leur étendue et toute leur profondeur, non plus que dans la variété de leurs applications à la vie intérieure et extérieure, et que, pour cela, il faut acquérir le don de l'intelligence par cette prière ardente à Dieu : *Donne-moi l'intelligence, et je m'instruirai dans tes commandements*.

Pénètre-toi de cette vérité consolante que le désir sincère et efficace de s'instruire des commandements de Dieu et de remplir la volonté de Dieu, peut élever l'âme vers le ciel et lui attirer un éclair de lumière spirituelle, non pas éblouissant et terrassant, mais éclairant, non seulement par la vue du droit chemin de la vie, mais encore par la révélation des secrets de la justice de Dieu.

Les réflexions proposées en ce moment, qui peuvent être employées avec utilité toujours et partout, sont particulièrement applicables au temps présent et à ce lieu.

Il est dans l'ordre naturel que les descendants érigent des monuments à leurs aïeux, les enfants – à leurs parents. Mais ce temple, avec l'institution de bienfaisance qui lui est adjacente, est un monument érigé par des aïeux à leurs descendants, par un père à ses enfants. Ses deux fils, élevés avec soin dans une morale saine et pieuse, arrivés à l'âge qui pouvait lui promettre bientôt des fils de ses fils, ont passé dans la maison invisible du Père céleste. Une fille qui commençait déjà à remplir une pareille espérance, devenue épouse et mère, s'est éloignée prématurément, comme ses frères, par delà les limites du visible, emportant avec elle aussi sa postérité. Une espérance encore est restée au père de famille; mais beaucoup d'espérances sont déjà perdues sans retour. Sombre est le nuage de la destinée sur ces événements. Mais béni soit le Maître des destinées, le Père des miséricordes, le Dieu des consolations ! Il a inspiré à l'amour affligé sur ses enfants de chercher une consolation dans l'amour pour le prochain, dans une œuvre de philanthropie. La consolation, sans aucun doute, a été trouvée, Est-il possible de trouver aussi la lumière pour reconnaître la justice et la bonté des décrets de Dieu à travers l'obscurité d'événements qui sont loin d'être sereins et joyeux ? – Il semble que ce soit possible.

Il est arrivé que l'âme d'un adolescent s'est ouverte à moi jusque dans ses profondeurs. Il cherchait la solution de ses doutes. Il avait vu le désir de son père de l'amener à la vie conjugale, alors que lui-même il désirait consacrer sa vie à Dieu dans la virginité. En lui deux vertus étaient engagées dans une lutte difficile : le respect pour son père et l'amour de la virginité. Il ne voulait pas résister au désir de son père, il ne voulait pas non plus renoncer à l'amour de la virginité. Je lui donnai le conseil, sans contredire son père, de demander du temps pour la réflexion, et cependant de recourir diligemment à Dieu par la prière : *Dis-moi, Seigneur, le chemin où je dois marcher, parce que j'ai élevé vers toi mon âme* (Ps 142,8). Le Seigneur a exaucé la prière : il a fait cesser la difficulté; il a sauvé la vertu : – au bout de quelque temps, il a appelé à lui le jeune homme, qui a conservé et sa virginité et son respect pour son père. N'est-ce pas là un immortel rayon de lumière venu de la tombe ? Ne voyez-vous pas ici la justice et la bonté des décrets de Dieu ?

Et la destinée de la servante de Dieu, de la boïarine Barbe, d'éternelle mémoire, pleurée en son temps par l'amour de ses parents, ne doit-elle pas être bénie aujourd'hui, et bénie dans l'avenir par l'amour chrétien ? Le jeune arbre s'est flétri, et le fruit est tombé à terre avant le temps et la maturité; mais est venu l'art par l'action duquel apparaît le jardin qui commence à produire des fruits d'une nouvelle espèce, destinés à se renouveler incessamment. Celle qui n'a pas laissé après elle de postérité naturelle, reçoit une postérité artificielle, suscitée et enfantée, non de la chair et du sang, mais de l'esprit d'amour chrétien. Si l'on reconnaît comme une *bénédiction de voir ses fils, comme de jeunes oliviers, autour de sa table* (Ps 127,4-5), est-ce une moindre bénédiction, n'est-ce pas même une bénédiction plus haute – que de réunir par philanthropie une quantité de filles ou de fils étrangers, orphelins, délaissés, d'en remplir la maison, de leur préparer la table, le vêtement, l'habitation, une instruction utile, et surtout de les conduire à Dieu par le moyen de l'enseignement de la foi, par le moyen de la prière et de la sainteté du temple ? Ceux qui ont soin de leurs enfants suivent l'impulsion de la nature; celui qui prend chrétiennement sous sa tutelle et qui élève des enfants étrangers délaissés, apporte un service désintéressé à la patrie terrestre et à la patrie céleste, et au Père céleste lui-même. Le *Père céleste des orphelins* et des délaissés leur manifeste sa bonté en excitant dans le cœur de l'homme le désir compatissant de répandre sur eux ses trésors; le Dieu de justice recueille ces trésors corruptibles et en compose pour le bienfaiteur un trésor incorruptible dans les cieux. *Il a dissipé, il a donné aux pauvres : sa justice demeurera dans le siècle du siècle* (Ps 111,9).

Rendons gloire aux décrets de Dieu, souvent incompréhensibles pour nous, mais toujours justes et bons, qui quelquefois, par le chemin de l'obscurité, conduisent à la lumière; par la privation de la consolation naturelle – à la consolation de la grâce.

Si parfois nous ne parvenons pas à pouvoir dire : *J'ai compris, Seigneur, que tes décrets sont justes*, apprenons du moins à dire : Je crois, Seigneur, *que tes décrets sont justes*, et je m'y soumetts avec confiance.

Louons dans le prochain, – et louons pour notre édification à nous-mêmes – l'art de guérir l'affliction par l'exercice du bien. C'est un art de guérir excellent.

Nous jouissant avec la bienfaisance et avec ceux qui reçoivent les bienfaits, souhaitons que ce qui a été semé par l'homme, Dieu le fasse croître.

Christ philanthrope, qui as dit autrefois : *Laissez les enfants venir à moi* (Mc 10,14) ! voici devant toi une foule d'enfants. Personne ne les empêche de venir à toi, mais nous nous efforçons de les rapprocher de toi et de les incliner sous la bénédiction de ta main. Bénis-les aujourd'hui et bénis-les toujours, afin qu'ils croissent en piété et en honnêteté, afin qu'ils soient dignes de la société chrétienne, afin qu'ils deviennent des enfants de ton royaume éternel. Amen.

HOMÉLIE POUR LA CONSÉCRATION DU TEMPLE DE L'ICÔNE DU SEIGNEUR, NON-FAITE-DE-MAIN-D'HOMME,

dans l'édifice de l'hospice de Barikoff.

17 novembre 1855

«Et nous tous, contemplant à visage découvert la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur.» (II Cor 3,18)

L'icône du Seigneur a sanctifié préalablement ce lieu; ensuite la vénération pour l'image du Seigneur lui a consacré ce temple.

Il y a quarante-trois ans, une main ennemie sacrilège porta atteinte à ce temple, et, par suite, le Service divin y fut interrompu. Mais l'Image du Seigneur se préserva de la main sacrilège, et elle préserva son temple d'une destruction complète; du reste, elle le quitta pour un temps, moins en réalité qu'en espérance et en attente. Longtemps nous avons regardé ce temple, ne voulant pas le détruire, mais ne rencontrant pas non plus les conditions nécessaires pour lui rendre le plein et continu exercice du culte. Des pèlerins venaient vers l'icône du Seigneur; mais le Roi de gloire ne franchissait pas la porte de ce sanctuaire pour la consommation du grand mystère de son Corps et de son Sang.

Il y a un temps pour chaque chose sous le ciel (Ec 3,1), a dit un observateur habile des événements du monde. Enfin l'espérance et l'attente n'ont pas été vaines. Celui qui pria devant cette icône du Seigneur a recueilli un fruit bienheureux de sa prière, et le don a éveillé la reconnaissance. La piété et la philanthropie se sont réunies, non seulement pour rendre complètement à ce temple sa sainteté, mais encore pour consacrer cette maison à une œuvre de Dieu, – à l'œuvre de l'assistance des délaissés. Cette œuvre d'une personne est devenue l'œuvre de la société inspirée du même esprit de piété et de philanthropie, et ce temple s'est revêtu d'une magnificence qu'il n'avait pas eue depuis le commencement.

Que les pauvres voient et qu'ils se réjouissent (Ps 48,33). *Qu'il se réjouisse, le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur* (Ps 104,3). Que les croyants glorifient le Seigneur, qui rend, dans ses décrets, honneur à sa sainte icône.

Et il n'est pas hors de propos maintenant, pour les pieux adorateurs de l'icône du Seigneur, de réfléchir sur la manière dont nous pouvons et devons lui rendre l'honneur et la gloire qui lui appartiennent.

Ordinairement, nous nous approchons de l'image du Christ et nous la contemplons dans une pensée et un sentiment de piété. Cela est digne et juste ! En effet, par l'entremise de la représentation, nous nous approchons et nous portons nos regards vers Celui-là même qui est représenté, vers notre Seigneur Jésus Christ, le Fils incarné de Dieu.

Nous nous prosternons devant l'Image de Jésus Christ. Cela est convenable et significatif ! C'est l'expression propre à l'homme de l'humilité devant la majesté du Dieu-homme.

Nous brûlons un cierge devant l'image de Jésus Christ. Dès l'antiquité, ce fut le signe de l'apparition de la majesté, et du respect devant la majesté ! Et dans l'arche de Moïse, et dans le temple de Salomon, devant la sainteté qui figurait Jésus Christ, brûlait le flambeau à sept lumières, qui était aussi la figure de la lumière de Jésus Christ. En mettant devant l'image du Christ un cierge allumé, c'est comme si nous lui disions par cette action : Tu es la lumière immatérielle du monde; reçois de nous l'offrande la moins matérielle, – la lumière et le feu, et rends-nous les dons intérieurs de la grâce de la lumière de l'esprit et du feu du cœur.

Nous osons toucher à l'Image du Christ et la baiser. Hardiesse consolante pour le croyant ! C'est le symbole visible de l'invisible *attouchement* de la foi (Luc 8,46), le mouvement d'un zèle pieux à la rencontre de la condescendance espérée de la grâce.

Devant l'Image du Christ, nous apportons notre prière au Christ Dieu. Institution d'une haute sagesse dans sa simplicité. Secours bienfaisant pour celui qui prie ! Pour que l'invisibilité et l'incompréhensibilité de la Divinité ne paraissent pas être son absence, pour qu'en cherchant la présence de Dieu l'esprit ne tombe pas dans des représentations chimériques, pour que les pensées se concentrent et se préservent de la distraction, la sainte icône de *Dieu se manifestant dans la chair* se présente en même temps et au regard des sens et à la contemplation spirituelle, et recueille les pensées et les sentiments extérieurs et intérieurs dans une même et unique contemplation du Divin.

Quand, par notre prière ou celle des autres devant l'image de Jésus Christ, nous recevons ou nous voyons la bienfaisance de Dieu, nous admirons, nous nous réjouissons, nous nous con-jouissons, nous louons et nous remercions le Christ Dieu; et notre foi reçoit une nouvelle incitation à recourir à la source de la grâce s'ouvrant à nous avec une évidence particulière. Tous ces mouvements de l'âme correspondent à l'essence de la chose et à notre obligation.

Tout est-il parfait de cette manière ? Est-ce assez de cela ? – Ne vous hâtez pas de répondre : C'est assez.

L'un de nous s'est approché de l'image du Seigneur, s'est prosterné devant elle, a prononcé ou entendu une prière, peut-être même a reçu un bienfait avec reconnaissance; mais ensuite il s'est éloigné de l'image du Seigneur, non seulement de corps, mais aussi d'esprit; il a cessé de la considérer, non seulement de l'œil, mais aussi de l'esprit; il a disséminé ses regards sur les vanités et les attrait du monde; il a éteint l'encensoir de sa prière; il a rempli son âme des images, ou, pour mieux dire, des idoles des passions et des désirs; quel sacrifice a-t-il donc offert au Christ ? Que signifient quelques paroles qui avaient en elles la signification d'une prière, mais non l'esprit de la prière dans celui qui les a prononcées, et qui se sont dissipées en l'air ? Que signifie une reconnaissance d'une minute qui a disparu du cœur ? Que s'est-il acquis ? Si même quelque chose avait été acquis, tout n'est-il pas perdu ?

Que faut-il donc encore pour que nous soyons des adorateurs vrais, dignes, agréables à Dieu, de l'icône du Seigneur ? Écoutons l'un de ces adorateurs, et instruisons-nous. *Nous tous*, dit le saint apôtre Paul, *contemplant à visage découvert la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur*. Remarquez qu'il ne parle pas de lui seul, mais de *tous*; conséquemment, il ne parle pas d'un privilège particulier d'un homme inspiré de Dieu, mais d'une action et d'un état qui sont accessibles à un grand nombre, et, dans un certain degré, à *tous*. *Nous tous*, dit-il, *nous contemplons à visage découvert la gloire du Seigneur, c'est-à-dire, nous contemplons, non pas simplement le visage de Jésus Christ, mais sa gloire, qui est au dedans, la lumière de sa Divine vérité, ses vertus et ses perfections; nous ne contemplons pas comme des spectateurs inactifs, mais nous présentons notre âme au visage lumineux de Jésus Christ comme un miroir pour recevoir sa lumière, et recevant et nous appropriant cette lumière bienfaisante, nous-mêmes nous nous transformons en la même image; – dans la mesure de notre possibilité, nous imprimons activement dans notre âme et dans notre vie les traits de la vérité de Jésus Christ et des vertus de Jésus Christ, nous nous transformons de gloire en gloire, nous efforçant sans interruption de croître en ressemblance à l'image de Jésus Christ; et tout cela s'opère en nous, non comme on pourrait l'attendre de la nature humaine laissée à elle-même, mais comme cela doit être de la part de l'Esprit du Seigneur donné aux croyants.*

Celui qui est inattentif à la véritable vie spirituelle dira peut-être : Est-ce donc qu'il faut à chacun de nous se transformer à l'image du Christ ? Comment cela se peut-il ? Que cela doive être, c'est ce que nous assure la parole fidèle de Dieu : *Ceux qu'il a prévus dans sa prescience, c'est-à-dire, les hommes dans lesquels Dieu a prévu le désir sincère et invariable de lui plaire et d'atteindre au salut éternel, ceux-là, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils* (Rom 8,29). Mais si Dieu nous a prédestinés pour nous rendre conformes à l'image de son Fils, assurément il a fait que cela soit possible, et même facile.

Le Christ Sauveur a lui-même peint en partie son image quand il a dit : *Je suis doux et humble de cœur*. Et en même temps il a montré aussi comment nous pouvons nous transformer à cette image : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Mt 11,29). Si tu vois dans ton âme des traits d'irascibilité et de fierté, mets-y des traits de douceur et d'humilité, et tu mettras en toi les traits de l'image du Christ.

D'après cet exemple, en contemplant de l'œil du corps l'icône visible du Christ Sauveur, contemplons diligemment de l'œil de l'esprit et du cœur son image spirituelle. Et en nous éclairant de la lumière de sa vérité, et en imitant, autant que nous le pouvons, les vertus qu'il a montrées dans sa vie terrestre, son zèle pour la gloire du Père céleste, sa persévérance incessante dans la prière, sa bonté et son amour pour les hommes, sa douceur et son humilité, sa patience et son obéissance à la volonté du Père céleste même jusqu'à la mort, *transformons-nous en la même image de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur*. Si même nous sommes indignes, ne nous désespérons pas; mais efforçons-nous par des efforts infatigables d'atteindre à cette grâce qui ouvre l'unique entrée dans la gloire éternelle. Amen.

HOMÉLIE POUR LA CONSÉCRATION D'UNE ÉGLISE SOUS L'INVOCATION DE LA TRÈS-SAINTE ENFANTRICE DE DIEU,

dans une maison privée.

1856

La Providence divine, en nous préparant dans la vie des saints un enseignement expérimental et une conduite pour notre vie, nous a conservé par le moyen des Écritures un antique et frappant exemple de respect et d'amour pour le temple de Dieu, dans le roi et prophète David, Voici quelques-unes de ses propres expressions, de ses pensées et de ses sentiments. *Saint est ton temple (Ps 64,5). Le Seigneur est dans son temple saint (Ps 10,5). Combien sont aimables tes tabernacles, Seigneur des armées! Mon âme souhaite et se meurt de désir d'entrer dans les parvis du Seigneur. Un seul jour dans tes parvis vaut mieux que mille. J'ai choisi d'être humilié dans la maison de mon Dieu plutôt que d'habiter dans les tentes des pécheurs (Ps 83,1-3). Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ? Les larmes ont été mon pain le jour et la nuit (Ps 41,4),*

Vous voyez qu'il éprouvait comme une nostalgie du temple de Dieu lorsque, durant un certain temps, il n'avait pas la consolation d'en jouir. Et ce sentiment était si fort en lui que lorsque, à cause des circonstances de la vie, il n'avait pas la faculté de s'approcher du temple, il avait la hardiesse de désirer que le temple s'approchât de lui.

A cause des affaires de l'État, le roi David avait établi sa résidence à Jérusalem. Le tabernacle du témoignage (c'est-à-dire le temple portatif de Dieu, construit par Moïse d'après l'ordre de Dieu) se trouvait alors à Nomba, ou peut-être à Gabaon; mais la sainteté essentielle de ce temple, l'arche, avec les tables de la loi gravées par Dieu, séparée de ce temple par suite d'événements malheureux, était conservée à Cariathiarim, dans la maison d'Aminadab. David résolut d'avoir le temple de Dieu près de lui, à Jérusalem, *et il prépara un lieu à l'arche de Dieu, et il lui dressa un tabernacle (1 Par 15,1)*. Et, après quelques difficultés, il y transporta effectivement l'arche de Dieu, afin d'avoir, de cette manière, la facilité de visiter le temple de Dieu, à chaque fête, pour la prière, le chant des cantiques et l'offrande des sacrifices, et, hors des fêtes, quand il éprouvait un besoin particulier de fortifier sa prière par la grâce du saint temple.

N'oubliez pas que cet homme qui sentait si vivement la nécessité du saint temple était lui-même un temple vivant de Dieu, parce que, comme prophète, il était rempli de l'Esprit de Dieu. Dès sa jeunesse, il avait reçu du prophète Samuel une onction secrète et mystérieuse : *Et l'Esprit de Dieu était porté sur David depuis ce jour et dans la suite (1 R 16,13)*.

Ce saint exemple nous donne le droit de conclure que ceux-là sont dans le droit chemin, pour qui le chemin du temple de Dieu est aussi agréable que l'est pour le voyageur le chemin de la maison paternelle; qui regardent comme les plus belles heures de leur vie les heures passées dans le temple de Dieu; pour qui la privation de la participation à la prière, au chant des cantiques, au mystère du temple, est l'une des privations les plus profondément ressenties; qui enfin, n'ayant pas la force et la possibilité de se rendre au temple de Dieu, osent désirer que le temple de Dieu vienne à eux.

Mais que doit-on conclure de ce même saint exemple pour ceux qui n'ont pas souci de leur soumission aux statuts de la maison de Dieu, pensant être au-dessus de l'opinion populaire, et adorer plus librement un Dieu qui n'a pas besoin de nos efforts extrêmes ? Ne doit-on pas conclure qu'ils se placent au-dessus du prophète, qui avouait son besoin de suivre les statuts du temple de Dieu, et, par suite de cela, éprouvait un entraînement irrésistible vers lui ? Orgueil assurément peu digne d'envie ! Celui qui s'élève lui-même, celui-là se prépare lui-même une chute.

Mais à ceux dont un homme selon le cœur de Dieu justifie, par son exemple, le désir hardi de rapprocher d'eux le sanctuaire de Dieu, on ne doit pas cacher que lui aussi peut ébranler cette hardiesse et inspirer la crainte. Il y eut un moment où lui-même redouta d'avoir près de lui le temple de Dieu, et où, comme à la vue d'un danger, il s'écria : *Comment l'arche dit Seigneur viendra-t-elle chez moi (II R 6,9) ?*

Quand, pour l'élévation du tabernacle nouvellement construit à Jérusalem à la dignité de temple de Dieu, il fallut y transporter l'arche du Seigneur, et que, pour la prendre, David vint avec rassemblée du peuple à Cariathiarim, une faute se glissa dans l'œuvre sainte. Malgré l'ordonnance Divine d'après laquelle le grand-prêtre et les prêtres avaient seuls le droit de toucher à l'arche, et, pour le transport, devaient la couvrir de voiles, et ensuite les lévites la porter en en posant les brancards sur leurs épaules, – malgré cela, elle fut placée sur un char. En chemin, dans

un endroit inégal, le lévite Oza, au lieu de soutenir le char qui s'inclina, toucha l'arche elle-même. L'arche ne tomba pas; mais celui qui la toucha témérairement et illégalement tomba mort. Alors David effrayé s'écria : *Comment l'arche du Seigneur viendra-t-elle chez moi ?* Et, n'osant pas la porter dans son tabernacle, il la laissa dans la maison d'Abédara.

Nous n'irons pas exercer notre curiosité à chercher pourquoi Oza fut frappé si sévèrement, si ce fut seulement pour avoir violé la loi des cérémonies, et en même temps pour l'instruction du grand-prêtre et des prêtres qui l'avaient oubliée, ou, de plus, pour quelque impureté morale personnelle, incompatible avec le service de la sainteté. Le Juge qui scrute les cœurs sait cela.

Mais pourquoi cet événement frappa-t-il si vivement David, qui n'était pas coupable de ce que le grand-prêtre et les prêtres n'avaient pas observé leurs statuts ? Assurément, dans ce fait particulier, il vit la loi générale exprimée autrefois, dans un cas semblable, par Moïse, de la part de Dieu : *Je serai sanctifié dans ceux qui m'approchent* (Lév 10,5). C'est-il-dire, celui qui, plus que les autres, s'approche de Dieu et de la sainteté qui symbolise la présence de Dieu, en celui-là se montre et se signale particulièrement la sainteté de Dieu, heureusement communicative pour les dignes, inabordable pour les indignes. Moïse s'approche, dans le jeûne et la pureté, de Dieu sur le Sinaï, et il reçoit les tables de la Loi écrites par Dieu, et il se trouve illuminé de sorte que le peuple ne peut supporter la lumière de son visage. Oza s'approche de la même sainteté des tables, et ne touche pas aux tables elles-mêmes, mais seulement à l'arche, et il est frappé de mort. Ainsi, si tu crois, si tu l'humilies, si tu purifies ta conscience, alors, la sainteté de Dieu consume le péché et illumine l'homme; dans le cas contraire, elle consume le pécheur. David avait assez de connaissance de lui-même et d'humilité pour ne pas se croire exempt de péché, et c'est pour cela qu'il redouta la sainteté qui avait frappé le pécheur devant ses yeux.

Que devons-nous penser devant ce fait ! Pouvons-nous avoir plus de hardiesse que le juste David ? Ne craignons-nous pas avec lui le Seigneur, et ne dirons-nous pas : *Comment l'arche du Seigneur viendra-t-elle chez moi ?* Comment recevrai-je, comment conserverai-je dignement près de moi le temple de Dieu avec sa sainteté ? N'est-ce pas assez de me rendre, quand cela est possible, au temple où il est, et de me tenir près de son seuil avec le publicain et avec sa prière repentante, et, quand il ne m'est pas possible d'être au temple, alors, de ma chambre secrète, d'adresser à Dieu l'invocation de David : *Quand tiendrai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ?* et de nourrir l'amour pour la sainteté du temple seulement des larmes de la privation : *Mes larmes ont été mon pain ?*

Mais déjà l'arche du Seigneur est entrée. La grâce de Dieu, dans ses symboles mystiques, est déjà entrée dans ce temple. Maintenant il n'est déjà plus temps d'hésiter, par crainte, à recevoir la sainteté qui s'approche : présente est l'obligation définitive de conserver avec crainte la sainteté qui s'est approchée. Modérons par la crainte la hardiesse de l'amour pour la sainteté; modérons la crainte par la foi et l'amour pour la sainteté.

Pour cela, nous appellerons encore une fois à l'aide le juste David. Il nous effraie par sa crainte; il nous rassure aussi par la hardiesse de la foi qu'il retrouve après la crainte, parce que, après l'instant de la colère de Dieu à cause de la sainteté offensée, s'est manifestée, par la même sainteté, la bonté persévérante de Dieu.

L'arche de Dieu, qui a frappé Oza, et, par crainte, a été laissée dans la maison d'Abédara, n'a pas frappé la maison d'Abédara; au contraire, *on annonça au roi David en lui disant : Le Seigneur a béni la maison d'Abédara et tout ce qui lui appartenait, à cause de l'arche de Dieu* (II R 6,12). David éloigna la crainte; il recouvra la hardiesse : ayant renouvelé l'assemblée solennelle du peuple, il transporta, selon la loi, sur les épaules des lévites, l'arche de Dieu dans le tabernacle qu'il avait érigé pour elle, et ensuite il jouit toute sa vie de la grâce de ce sanctuaire.

Glorifions la grâce du Nouveau Testament, généreuse et condescendante plus que celle de l'Ancienne Loi. La Loi de Moïse n'avait érigé qu'un tabernacle et qu'un temple, et le second tabernacle de David était sans exemple. La grâce de Jésus Christ érige des temples partout où il y a des croyants, et il n'est pas rare qu'elle permette à la maison de l'homme de recevoir dans son enceinte la maison de Dieu.

Que ceux qui ont reçu aujourd'hui ce don bienheureux se réjouissent dans le Seigneur, et qu'ils le conservent avec une pieuse conservation. Qu'ils s'efforcent assidûment, par la foi et la piété du cœur et par la direction de la vie, de s'approcher du Seigneur Jésus Christ, qui est près d'eux par sa grâce et ses mystères, et de sa très pure Mère, qui a pris ce temple sous sa protection. Qu'aucune main téméraire, qu'aucune pensée étrangère à la piété ne touche à la sainteté qui s'est fixée ici. Que le Seigneur bénisse cette maison, comme la maison d'Abédara, à cause de l'arche de Dieu. Amen.

HOMÉLIE POUR LA RESTAURATION D'UN TEMPLE SUR UN LIEU DE SÉPULTURE DES TRÉPASSÉS

Septembre 1857

Le Seigneur a dit par la bouche du Prophète : *Ma maison s'appellera la maison de la prière* (Is 56,7). Quelles pensées consolantes sur le temple nous donne cette parole du Seigneur !

Le temple est *la maison de la prière*. La prière y habite. Elle est passagère dans quelques lieux, elle en visite quelques autres; quelques personnes la cherchent avec effort; l'agitation et l'inquiétude de la vie l'éloignent de quelques autres qui même l'appellent : ici, elle demeure dans le temple; ici, chacun peut la trouver; et, si cette prière est désirable qui arrive jusqu'à Dieu, la prière dans le temple est particulièrement désirable, parce qu'ici particulièrement elle s'approche de Dieu, puisque la maison de la prière est en même temps la maison de Dieu.

Si nous réfléchissons que Dieu habite dans les hauts lieux, au delà des cieux, nous en viendrons à douter qu'une maison soit possible pour lui sur cette terre si basse devant les cieux. Si nous réfléchissons à la grandeur du Créateur du monde et à son omniprésence, nous trouverons incompréhensible qu'une maison, quelle qu'elle soit, puisse être possible pour lui dans quelque lieu que ce soit. Mais il n'y a nulle place aux doutes quand le Seigneur dit lui-même : *Ma maison*.

Nous croyons, Seigneur, à ta parole : car *ta parole est la vérité* (Jn 17,17). Nous croyons que ce temple aussi, consacré selon la tradition et la règle des apôtres établis par loi et de leurs successeurs, et honoré invisiblement de ton entrée et de ta bienheureuse présence, est en vérité ta maison, ta demeure, ton ciel sur la terre; et non seulement nous croyons cela, mais encore nous pouvons le voir en partie, puisque ici s'offre le mystère du Corps divin, évidemment présent, de ton Fils unique notre Seigneur Jésus Christ, qui est un corps vivant et vivifiant, avec lequel par conséquent est présent aussi l'esprit du Dieu et homme Jésus Christ.

A ces réflexions, que doit sentir l'âme croyante ! Lorsque le patriarche Jacob, passant la nuit dans un lieu désert, vit en songe le Seigneur se tenant au sommet d'une échelle qui unissait le ciel à la terre, entendit de lui sa bénédiction et la promesse de sa protection, et, à cause de cette apparition de Dieu, appela cet endroit *la maison de Dieu*, il ressentit en même temps de la crainte. *Il fut effrayé et il dit que ce lieu était terrible* (Gen 28,17). Mais le Prophète Psalmiste, à la pensée de la visite du tabernacle de Dieu, ou du temple de Dieu, éprouvait de la joie. *Je me suis réjoui en ceux qui m'ont dit : Nous irons dans la maison du Seigneur* (Ps 121,1). Lequel est juste, de ces deux sentiments opposés ? Tous deux sont justes, quoiqu'ils soient opposés. Le temple de Dieu est redoutable à cause de la grandeur de Dieu, qui y est présent; le temple de Dieu est une source de joie à cause de la grâce de Dieu, qui y habite. L'homme qui s'humilie devant Dieu entre avec crainte dans le temple; l'homme animé de l'amour de Dieu entre avec joie dans le temple. Qu'il tremble particulièrement en entrant dans le temple, l'homme chargé de péchés, parce qu'ici est présent Dieu, juste Juge; et qui sait s'il ne frappera pas soudainement le pécheur, comme autrefois Nadab et Abiu, Dathan et Abiron ? Cependant, que la crainte n'éloigne pas le pécheur du temple, car ce serait s'en aller du salut à la perte; mais qu'elle l'excite au repentir et à l'amendement de sa vie, afin qu'il puisse entrer dans le temple avec l'espérance d'y trouver Dieu miséricordieux, lui pardonnant et le sauvant. Le temple de Dieu est un refuge assuré pour le pécheur qui désire échapper au fléau du péché.

Dieu, présent partout, élevé au-dessus de tout, quel besoin aurait-il d'une maison terrestre pour lui, si son indulgence divine pour les habitants de la terre ne l'exigeait pas ! Par bonté et indulgence, Dieu établit sa maison sur la terre et l'ouvre à l'homme, afin que celui-ci y trouve une échelle facile pour faire monter sa prière à Dieu, afin qu'il y reçoive la bénédiction de Dieu et l'enseignement de sa vérité par ses ministres, afin qu'il y use des mystères divins comme de moyens de régénération spirituelle, d'alimentation, d'accroissement, de réconfort, de guérison, de viatique pour la vie céleste.

De cette utilité du temple pour les hommes, il résulte nécessairement que les temples doivent être construits et sont construits au milieu des habitants qui en doivent profiter. Mais pourquoi donc quelques temples, comme celui-ci même, s'élèvent-ils, non au milieu des vivants, mais au milieu des morts ! Ceux qui reposent dans le sommeil de la mort se lèveront-ils maintenant, et diront-ils avec le patriarche Jacob se levant de son sommeil à Bethel, et avec nous

: *Ce lieu est terrible; ce n'est ici que la maison de Dieu ?* ou avec le psalmiste et avec nous : *Je me suis réjoui en ceux qui m'ont dit : Nous irons dans la maison du Seigneur ?*

A cela il faut dire que les temples construits dans les lieux de repos des morts, sont nécessaires et utiles aux vivants afin qu'ils y viennent, non seulement pour s'affliger et pleurer sur ceux qui reposent, mais aussi pour y apporter pour eux une prière qui est particulièrement bienfaisante dans le temple, pendant la célébration du mystère du Corps et du Sang du Seigneur, quand le prêtre célébrant rapproche les noms et la mémoire des trépassés de l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde, et qu'il les plonge dans le Sang vivifiant de Jésus Christ. (Ceux qui ont reçu la consécration savent que je n'imagine pas ceci, mais que je rappelle un acte profondément significatif.) De cette manière, pour les morts aussi, le temple élevé sur eux peut être utile par l'entremise des vivants.

Mais est-ce seulement par l'entremise des vivants ? Les morts ne peuvent-ils pas aussi par eux-mêmes et immédiatement profiler de la sainteté du temple ? La mort du corps ne les a pas retranchés de l'Église de Jésus Christ, qui, pareille à l'échelle que par Jacob, s'élève entre le ciel et la terre, s'étend du visible à l'invisible, des derniers degrés sur la terre atteint au degré sublime, dans les cieus, de l'intuition de Dieu, invitant à l'ascension désirable et permettant la descente suffisamment motivée. N'a-t-on pas vu, par exemple, le bienheureux Serge, après être monté aux demeures célestes, en redescendre dans sa demeure terrestre, et se tenir dans le temple avec ceux qui chantaient, sans doute pour que les frères du monastère reçussent par la vue mieux que par l'ouïe l'enseignement du respect pour le Service divin de l'église. Mais ne nous bornons pas aux élus. Où sont maintenant les âmes de ceux qui sont morts dans la foi, parfaits et imparfaits ? Dans quel état ? Sont-elles loin ? Conformément à ce à quoi elles se sont préparées dans leur vie terrestre, elles sont, selon la parole de Dieu, *dans la main de Dieu* (Sag 3,1), – *dans le sein d'Abraham* (Luc 16,23), – *dans le repos* (Sag 4,7), – et d'autres incapables de trouver la paix, et dans les *lamentations*, comme autrefois Jacob se le prédit à lui-même : *Je descendrai vers mon fils, en gémissant, dans le sépulcre* (Gen 37,35). Nous ne parlons pas de ceux qui sont semblables au riche de la parabole de l'Évangile, qui vécut et mourut sans foi et sans vertu, et par conséquent fut précipité au fond de l'enfer, d'où ne sont accessibles ni les demeures célestes, ni la sainteté de ce monde visible. La tradition et l'expérience montrent que les âmes des morts, quoique délivrées des liens de la chair, cependant, même après qu'elles en sont séparées, par une disposition particulière de la Providence, et quelques-unes, peut-être, aussi par l'entraînement de l'habitude et des souvenirs terrestres, apparaissent assez souvent dans les lieux de leur séjour sur la terre et dans le voisinage des corps avec lesquels elles ont traversé la vie temporelle et qu'elles reprendront pour la vie éternelle. En effet, de quelle manière font des miracles, et particulièrement, de quelle manière agissent bienfaisamment sur l'état de l'âme les reliques des saints, si ce n'est par la vertu bienfaisante des âmes des saints, manifestée par l'entremise de ces reliques ? Rappelons-nous ce qui arriva au saint prélat Spyridon de Trimiphonte, lorsqu'il eut besoin de savoir de sa fille défunte où était caché un trésor qui lui avait été confié, et qu'elle n'avait pas révélé avant sa mort. Il se rendit à son tombeau, interrogea la morte, et elle entendit, et elle donna la réponse désirée. Pourquoi donc ne pas nous permettre, à nous aussi, la pensée consolante que les âmes de ceux qui reposent près de ce temple, du moins quelques-unes, entendent immédiatement la voix de nos cantiques et de nos prières, perçoivent le parfum spirituel de la célébration des mystères, et reçoivent ou une augmentation de leur *repos*, ou un soulagement à leurs *lamentations* ?

Bénis soient le zèle, la générosité, la sollicitude, le travail déployés pour la construction et la décoration de ce saint temple, par lesquels a été offert un sacrifice à Dieu et procuré un bienfait aux vivants et aux morts ! Que le Dieu de consolation et de générosité les récompense de ses dons favorables à la vie temporelle et à la vie éternelle ! Amen.

HOMÉLIE POUR LA CONSÉCRATION DU TEMPLE DES SAINTS PRINCES DES APÔTRES PIERRE ET PAUL,

près de l'hôpital de Marie, à Moscou.

15 décembre 1857

Une église et un hôpital sont en ce moment devant nos yeux, et, par suite, naturellement dans nos pensées; ils sont rapprochés de sorte qu'ils se trouvent sous un même toit commun, et ils ne sont séparés que de sorte que la sainteté conserve l'inviolabilité qui lui convient. N'y a-t-il pas un rapprochement intellectuel dans ce rapprochement matériel ? – Assurément, oui : car un tel arrangement est provenu, non d'une spontanéité irréfléchie, mais d'un raisonnement fondé et bien intentionné. Il me semble que cet édifice dirait lui-même, si je ne le disais pas, qu'un hôpital a besoin de cette union avec une église, que le malade a besoin non seulement du médecin, mais encore du ministre des autels, non seulement des remèdes médicaux, mais encore de la prière et des mystères.

Tous reconnaissent-ils ces nécessités ? – Dans quelle mesure faut-il les reconnaître ? – Ne renvoyez pas ces questions aux malades : au milieu des souffrances de la maladie, dans l'affaiblissement des forces du corps et de l'âme, ils auraient de la peine à trouver des règles pour leur état présent si ces règles n'étaient préparées d'avance; la maladie et la mort ne consentent pas à attendre que le malade se compose une philosophie de la maladie qu'il n'a pas apprise en temps plus utile. Et la destinée invisible n'a pris envers nul de ceux qui se portent bien l'engagement d'empêcher que la maladie ne lui soit envoyée aujourd'hui ou demain, et qu'elle ne tombe sur lui soudainement et violemment. Celui qui veut remporter la victoire pense à la guerre dans la paix : c'est dans la santé que doit songer sagement à la maladie celui qui désire la vaincre ou conserver son esprit invincible à ses coups.

Il y a des gens qui hésitent à admettre les remèdes humains, ou qui même sont résolument prêts à les repousser tout à fait. Ils écoutent avec une attention profonde la parole du Seigneur : *Je tuerai et je ferai vivre; je frapperai et je guérirai* (Dt 32,39), et ils désirent répondre à cela par la parole de David : *Que je tombe donc dans la main du Seigneur, car ses miséricordes sont infiniment grandes; mais que je ne tombe pas dans la main des hommes* (II R 24,14).

Que dirons-nous à cela ? Louons ceux qui ont une pareille foi et un pareil dévouement à la volonté de Dieu. Nous savons qu'il y a eu et qu'il y a des gens qui ont justifié par le fait lui-même une pareille foi. Mais savez-vous quelle foi est nécessaire pour cela ? Selon l'exigence de l'Évangile, qui semble modérée, il faut au moins *de la foi comme un grain de sénevé* (Mt 17,20). Et cette foi, quelle est-elle ? Elle est telle que si avec elle *vous dites à cette montagne : Passe d'ici là, elle y passera, et rien ne vous sera impossible*. Qui de nous se flattera d'avoir acquis une pareille foi ? Et si quelqu'un s'en flatte, alors il faut craindre que, par cet éloge de lui-même, il n'ait renversé l'appui indispensable de cette foi, – l'humilité. L'apôtre Pierre pensait qu'il avait la foi de marcher sur les eaux, et, de plus, sa foi était fortifiée par la présence visible et par l'ordre souverain de Jésus Christ : cependant la foi de Pierre ne fut suffisante que pour quelques pas, et les pensées de doute l'auraient submergé si le Seigneur n'avait eu pitié de son peu de foi et ne lui avait tendu une main secourable. Ainsi donc, nous souhaitons à chacun une foi vive, forte, efficace, salutaire, et, si vous voulez, capable même d'opérer des prodiges; mais en même temps nous devons reconnaître comme indispensables l'attention vigilante et la prudence pour que la foi soit gardée par l'humilité, et pour qu'elle ne tente pas Dieu par une présomption inutile et exagérée.

Si la maladie vient, et qu'il ne soit pas facile d'avoir un médecin et des remèdes, ou si le traitement employé n'a pas de succès; si le devoir ou l'humanité t'appellent auprès d'un malade dont la maladie peut se communiquer à ceux qui l'approchent et le touchent, ne te prépare pas toi-même le poison des pensées de découragement, de crainte, d'impatience, de murmure; mais compose-toi un remède universel des pensées saines et des purs sentiments de la foi, de la prière, de la confiance en Dieu; sois certain, d'après ses paroles, que s'il *frappe*, c'est pour *guérir*; crois qu'il te préservera ou te guérira de la maladie, ou qu'il t'aidera à supporter l'affaiblissement maladif et la souffrance, et qu'il fera servir ta maladie à la guérison et à la purification de ton âme, afin que s'accomplisse sur toi la parole de l'Écriture : *Celui qui a souffert dans, la chair a cessé de pécher* (1 Pi 4,1). Ose dire au Seigneur avec David : *Quand même je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais pas le mal, parce que tu es avec moi* (Ps 22,4). Et qu'il te soit fait selon ta foi. Que ta foi te sauve.

Mais en cas de facilité, ne méprise pas même les moyens naturels de traitement, et ne tente pas Dieu par l'exigence de dons extraordinaires, en négligeant les moyens préparés par lui-même pour toi dans la nature. Écoute l'enseignement d'un antique et pieux sage : *Honore le médecin selon les exigences de l'honneur qui lui est dû : car c'est le Seigneur qui l'a créé. Le Seigneur a créé de la terre ce qui guérit, et l'homme sage ne le dédaignera pas* (Sag 38,1). Et puisque le Seigneur a créé et le médecin et les médicaments, en en profitant, invoque la bénédiction de Dieu et sur l'intelligence du médecin et sur l'efficacité du remède; et si tu as reçu du secours de la médecine, remercie Dieu, la Source de la vie.

Du reste, il n'y a pas beaucoup de gens qu'il soit besoin de persuader *d'honorer le médecin, de ne pas dédaigner ce qui guérit*. Chez la plupart, en même temps que la maladie, vient d'elle-même la pensée du médecin et du traitement; mais beaucoup de malades sont trop longtemps sans rencontrer la pensée d'une autre nécessité très importante, la nécessité du secours de la foi, et ceux qui les entourent craignent d'éveiller en eux cette pensée, alors même qu'ils le désirent. Étrange préjugé ! On ne craint pas d'appeler un médecin qui prescrit un traitement peut-être utile, peut-être inutile, peut-être, par suite d'une fausse combinaison, nuisible et mortel, et l'on craint d'appeler le ministre de l'autel pour apporter un traitement qui dans aucun cas ne sera nuisible ni dangereux, mais qui sera toujours bienfaisant pour l'âme et pour le corps !

Les médecins et les maîtres dans l'art de guérir ne trouveront-ils pas que j'empiète sur leur domaine quand j'affirme que le ministre de l'autel apportera au malade un remède aussi pour le corps ? Qu'ils ne se formalisent pas. L'enseignement médical nous a été donné à nous aussi; seulement ce n'est pas dans une multitude de connaissances et de livres, comme à eux, mais dans une courte prescription médicale, infaillible pour toutes les maladies, à la condition d'un fidèle emploi. Voici ce qu'a écrit l'un des disciples choisis du divin Médecin des âmes et des corps : *Quelqu'un de vous est-il malade ? qu'il appelle les prêtres de l'église, et qu'ils fassent la prière sur lui en l'oignant d'huile au nom du Seigneur, et la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le soulagera, et, s'il a commis des péchés, ils lui seront remis* (Jac 5,14-15). Il distingue clairement deux effets de la prière du prêtre et de la sainte onction : le traitement de l'âme : *s'il a commis des péchés, ils lui seront remis*; et le traitement du corps: *le Seigneur le soulagera*, non pas toujours sans condition, bien entendu, mais selon la mesure de sa foi, et conformément aux vœux salutaires de la Providence divine.

Que dirons-nous de l'utilité et de l'influence bienfaisante du mystère de la pénitence sur le malade et sur la maladie elle-même ? Il semble que nous puissions en appeler au témoignage des médecins du corps eux-mêmes. Ils savent que la paix de l'âme est un secours, et son état de trouble – un obstacle à la guérison. Mais n'est-ce pas la paix la plus profonde et la plus complète que procurent à l'âme l'allègement de la conscience par un sincère repentir et le sentiment consolant de la rémission des péchés ?

J'offenserais, je pense, votre foi éclairée et la dignité divine du mystère, si j'allais démontrer l'utilité et la bienfaisance, pour le malade, du mystère du Corps et du Sang du Seigneur, – de même que si quelqu'un imaginait de démontrer que le soleil éclaire et chauffe, et qu'il est bienfaisant pour notre vie quoique nous ne le voyions pas toujours et que nous ne ressentions pas toujours son action. C'est assez de rappeler la parole du Seigneur : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle* (Jn 6,54). C'est pourquoi celui qui, dans le mystère, a reçu en lui *la vie éternelle*, et la conserve par la foi, et ne l'éloigne pas de lui par de nouveaux péchés, pour celui-là, la maladie est le chemin, et la mort est la porte de l'éternité bienheureuse; mais en même temps n'est-il pas naturel d'attendre que de l'abondance de la Source de la vie éternelle reçue par l'homme dans le mystère, il découlera une vertu bienfaisante aussi pour la vie temporelle ?

D'où est donc venue cette étrangeté que, dans les maladies, beaucoup diffèrent de recourir aux secours de la foi, et craignent même d'en parler ? Il est probable que, d'une bonne pensée ont été déduites irrégulièrement des pensées fausses qui se sont répandues et fortifiées. On regarde comme un bonheur particulier que le malade, après avoir reçu le pardon des péchés et la communion de la vie éternelle dans les mystères, entre avec cette pureté intacte dans la vie future. C'est une bonne pensée. Mais on en a déduit irrégulièrement ces pensées fausses que ce n'est qu'à l'extrémité qu'il faut recourir aux mystères, et qu'en parler au malade, c'est lui annoncer sa condamnation à mort.

Puissent longtemps jouir d'une bonne santé ceux qui m'entendent en ce moment, et ceux qui ne m'entendent pas ! Mais nous tous, mes frères, nous ne sommes ni immortels ni exemptés de la maladie. Ne différons pas de renoncer à temps au préjugé qui met une barrière entre nous et la sainteté dans un temps où elle nous est particulièrement bienfaisante. Mettons-nous plus près

du Médecin des âmes et des corps que des médecins du corps. Affermissons-nous dans la disposition de désirer et de chercher, avec plus de soin que la guérison corporelle, la guérison spirituelle, bienfaisante pour l'âme et pour le corps.

Je ne puis me taire sans partager avec vous la réflexion consolante que l'établissement agréable à Dieu et philanthropique dans lequel nous nous trouvons en ce moment, et beaucoup d'autres semblables dans cette ville capitale, proviennent, de nom et de fait, de nos grands et puissants Souverains, et jouissent successivement de leur protection immédiate et de leur incessante sollicitude.

Conserve, Russie, par ta foi et ta fidélité, la piété et la philanthropie qui règnent sur toi, et, par une prière pure, s' élevant d'une vie irréprochable, retiens sur toi la bienfaisante protection céleste. Amen.

HOMÉLIE POUR LA CONSÉCRATION D'UN TEMPLE

au monastère nouvellement fondé de la transfiguration du Sauveur de Gouslitsky.

24 mai 1859

Il y a de merveilleux décrets particuliers de Dieu sur certaines personnes : il y a aussi des décrets particuliers de Dieu sur certains lieux, décrets que, par une pieuse attention, nous pouvons découvrir et considérer pour notre consolation et notre édification.

Dieu, pour montrer dans la personne d'Abraham un exemple de foi propre à l'instruction des générations à venir, et en même temps pour symboliser d'avance le mystère du futur sacrifice de Jésus Christ sur la croix, lui ordonna d'offrir en sacrifice son fils unique Isaac. Pourquoi, semble-t-il, ne pas accomplir cela à l'endroit même où Abraham vivait à cette époque *et invoquait le nom du Seigneur Dieu éternel* (Gen 21,33) ? Mais non. Dieu envoya pour cela Abraham dans un autre lieu, éloigné, inconnu d'Abraham, n'ayant pas de nom. *Va dans la terre élevée, et, là, offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je te dirai* (22,2). Abraham marcha deux jours avec son fils, sans savoir où il allait : le troisième jour, il vit une montagne, et, par une nouvelle révélation, il sut que c'était sur elle qu'il devait accomplir son sacrifice. Il prit dans ses mains le feu et le couteau, il chargea Isaac du bois de l'holocauste, monta sur la montagne, dressa un autel, y plaça le bois, et, sur le bois, son fils attaché, et il étendit la main vers le couteau pour immoler Isaac. En ce moment, dans son cœur, dans son intention résolue, il immola déjà Isaac invisiblement, et son sacrifice s'accomplit; mais avant qu'il eût le temps d'immoler Isaac visiblement, effectivement, un ange l'arrêta. Abraham aperçut inopinément un bélier dans un épais buisson, et il l'offrit en holocauste. Parce qu'Abraham avait montré une soumission et une foi si parfaites envers Dieu, un pareil sacrifice de lui-même dans l'accomplissement de sa volonté, Dieu, l'ayant appelé d'une voix céleste, le bénit d'une bénédiction haute, bienheureuse, héréditaire, s'étendant de lui à tous les peuples.

Je demande de nouveau : Pourquoi donc cela ne s'accomplit-il pas dans l'endroit où vivait Abraham, ou près de là ? Pourquoi était-il besoin – d'un voyage lointain, d'une montagne inconnue ? – Écoutez. Nous arriverons à la réponse.

Cette montagne, inconnue auparavant, reçut d'Abraham le nom de montagne de la *Vision de Dieu*; et, sans aucun doute, elle devint d'impérissable mémoire pour Abraham et pour Isaac, et en partie pour leurs descendants, particulièrement pour ceux qui vénèrent et gardèrent pieusement les saintes traditions paternelles et la tradition en a survécu aux siècles et aux nations.

Mais la montagne de la Vision de Dieu était sur la terre des païens, qui ne connaissaient ni le vrai Dieu ni ses mystères. Des siècles passèrent : près du lieu du sacrifice d'Abraham fut construite la ville païenne de Jébus.

Des siècles passèrent encore : un descendant d'Abraham, le roi David, prit Jébus par les armes; il l'appela Jérusalem et en fit la capitale du royaume d'Israël.

Des siècles passèrent encore : apparut dans la terre d'Israël le Fils incarné de Dieu, selon la chair fils d'Abraham et de David, notre Seigneur Jésus Christ; il prêcha l'évangile du salut éternel, et, à cause de la haine aveugle des impies dévoilés par lui, et surtout selon la prévision et la prédétermination mystérieuses du Père céleste, près des murs de Jérusalem, à l'endroit de l'antique sacrifice d'Abraham, il fut attaché à la croix comme victime pour le salut du monde entier, il fut enseveli et il ressuscita.

Maintenant on peut dire pourquoi fut indiquée à Abraham la montagne de la Vision de Dieu. Ce fut pour que, se tenant dans ce lieu, il pût voir par la foi ce qui devait se passer en ce lieu deux mille ans après lui; pour que, selon la propre parole de Jésus Christ, *il vit le jour de Jésus Christ et se réjouit* (Jn 8,56) en son Sauveur, Abraham vit alors en Isaac portant le bois du sacrifice sur la montagne de la vision de Dieu, l'image de Jésus Christ portant la croix sur la montagne du Golgotha; en Isaac placé sur l'autel, – l'image de Jésus Christ élevé sur la croix; en Isaac vivant après son oblation en sacrifice, – l'image de Jésus Christ ressuscité après la mort de la croix; dans la bénédiction, en la semence d'Abraham, de toutes les nations de la terre, – la promesse à tous les hommes du salut éternel par Jésus Christ.

La montagne de la Vision de Dieu, d'Abraham, nous ouvre à nous aussi des aspects majestueux et magnifiques. Comme *dès l'éternité Dieu connaît toutes les œuvres* (Ac 15,18) ! Comme dès l'éternité le futur le plus lointain est pour lui prévu et prédéterminé ! Comme il nourrissait mystérieusement la foi des anciens en leur présentant le mystère de Jésus Christ dans

des promesses et des symboles ! Avec quelle force il corrobore notre foi en nous révélant le mystère de Jésus Christ dans un accord parfait avec les antiques promesses et symboles qui l'annonçaient ! Comme il consacra merveilleusement par le sacrifice d'Abraham un lieu pour le sacrifice de la croix de Jésus Christ !

Je rappellerai encore un exemple, moins éloigné de nous, d'un décret particulier de Dieu sur un lieu, en liaison avec la destinée humaine. Le saint apôtre André, prêchant la foi de Jésus Christ, fait le tour de la Mer Noire, parcourt la Chersonnèse, remonte le Dnièpre, s'arrête dans un endroit montueux, passe la nuit, sans aucun doute, en prières, et, le matin, dit à ses disciples et à ses compagnons : *Sur ces monts brillera la grâce de Dieu, il y aura une grande ville, Dieu élèvera un temple et éclairera cette terre par le baptême.* En signe de cela, l'Apôtre arbore la croix.

Des siècles passent : en cet endroit se fonde Kiev; le christianisme commence à y paraître; de là, Olga et Vladimir, égaux aux apôtres, propagent la lumière de Jésus Christ sur toute la terre de Russie.

Il n'est pas clair pour nous de quelle manière le fil de la tradition de la prédiction de l'Apôtre est parvenu jusqu'à notre chroniqueur le bienheureux Nestor; mais, évidemment, il n'a pas été rompu; et peut-être a-t-il été assez fort pour soutenir la foi des premiers chrétiens de Kiev au milieu du paganisme dominant alors.

Mais pourquoi est venu ici le souvenir des antiques grandes destinées ? Il a été appelé par ce petit endroit, nouveau ou renouvelé, attendant dans une pieuse ignorance ses destinées du Très-Haut, sans lequel ne se construit pas, non seulement la ville ou la maison de l'homme, mais encore le nid de la tourterelle. La croix est arborée ici; un temple est consacré; un couvent naît : et, comme un enfant nouveau-né annonce sa vie par des cris, ainsi ce couvent nouveau-né commence sa vie par des cris de prière vers Dieu : *Manifeste pour moi le signe de ta clémence* (Ps 85,17), et, *sur les frères qui habitent ensemble, ne fût-ce que comme quelques gouttes de la rosée d'Hermon qui descendit sur la montagne de Sion, puisse descendre la bénédiction et la vie pour l'éternité* (Ps 132,4) !

Oserons-nous dire qu'ici nous ne sommes pas entièrement privés du *signe de la clémence* ?

Ces lieux avaient besoin d'un monastère qui, par l'ordre solennel du culte divin, par l'esprit de prière, par la vie édifiante des frères, par la persuasion et la parole de la vérité et de l'orthodoxie, manifestât la lumière de Jésus Christ et offrit la douceur de l'Église à des gens devenus étrangers à l'Église orthodoxe par ignorance et même par contrainte, et restant dans cet éloignement parce qu'ils ne voient pas et ne connaissent pas les vérités et les beautés de l'Église orthodoxe.

Il a plu à notre très-pieux Tsar que ce monastère fût établi sur une terre de l'apanage tsarien particulier. Selon cette indication, nous avons choisi ce lieu désert, inconnu. Le 29 décembre de l'année passée, le Souverain a confirmé ce choix et posé les fondements de ce monastère par ses générosités impériales. Dieu a ouvert les cœurs et les mains généreuses de religieux citoyens de Moscou, et le commencement de l'œuvre a reçu un espoir d'accomplissement.

Mais que s'est-il encore découvert ? Une tradition locale nous a dit qu'en ce lieu, dans les siècles passés, fut un couvent de moines; qu'au commencement du siècle présent on appelait encore ce lieu *le Monastère*; qu'en ce lieu, dans les siècles précédents, apparut l'image miraculeuse du Christ Sauveur que nous avons transportée ici avec cette petite église qui était dans le voisinage, lors de la première bénédiction du monastère construit. Pour compléter cette tradition, le séjour dans ces lieux, au quinzième siècle, du saint prélat de Moscou Photius nous indique la probabilité que sa bénédiction fut sur le monastère qui était ici, et par conséquent sur ces lieux.

Cela n'est-il pas consolant, mes frères, que, cherchant un lieu sur lequel reposât la bénédiction de Dieu, nous ayons choisi contre toute attente, sans le savoir, un lieu sur lequel repose une antique bénédiction ? N'est-ce pas lit un *signe de la clémence* ?

Que notre foi ne faiblisse pas à la vue des difficultés d'une œuvre qui a été commencée avec un heureux succès, mais qui, pour se consommer, se consolider, porter des fruits, exige évidemment beaucoup de travaux et beaucoup de moyens qui pour la plupart sont encore inaperçus. *Que notre cœur s'affermisse dans le Seigneur*, qui de rien fait tout, qui d'un petit grain produit un arbre, et fait en sorte que la terre, l'air, l'eau, lui fournissent, sans s'appauvrir, ce qui lui est utile pour sa croissance et sa fécondation. Que la foi et l'espérance en Dieu corroborent tout

effort, et particulièrement l'effort de la prière, qui est le soutien de tous les efforts et de toutes les vertus.

Christ Sauveur ! ta grâce n'a pas abandonné ces lieux; mais ceux-là mêmes qui s'étaient écartés du bercail de ton Église sainte, quoique pour un temps, elle les attire à elle par la vertu de ton icône miraculeuse. *Seigneur, réveille ta puissance, et viens pour nous sauver* (Ps 79,3) en gardant les brebis qui sont dans ton bercail des loups de la pensée et en ramenant à ton enceinte tutélaire celles qui ne sont pas de ton bercail.

Notre très sainte Souveraine, Mère de Dieu ! ce temple t'est confié aujourd'hui : abaisse tes regards bienveillants sur ce temple et sur ce monastère, et garde-les comme autrefois tu gardas victorieusement la ville de Constantin, comme tu as gardé plusieurs fois la ville de Moscou et plusieurs villes et monastères de notre terre. Cet humble monastère n'ose pas te demander la promesse que tu as daigné donner au monastère du bienheureux Serge de *ne pas t'éloigner de ce lieu*; mais, du moins, lorsque ce monastère criera vers toi dans ses afflictions, *écoute-le avec bonté et prends-le en pitié*.

Saint père Photius ! l'amour du silence t'a amené dans ces lieux, et certainement ils ne sont pas devenus étrangers à ton cœur. Le souvenir de ta sainteté et de tes bénédictions est encore vivant ici. Souviens-toi aussi de nous dans ton séjour céleste et bénis la vie paisible et silencieuse des frères, de sorte que le silence sans reproche et pur de leur vie soit un témoignage fidèle et une prédication de la vérité, de la foi et de l'orthodoxie de l'Église. Amen.